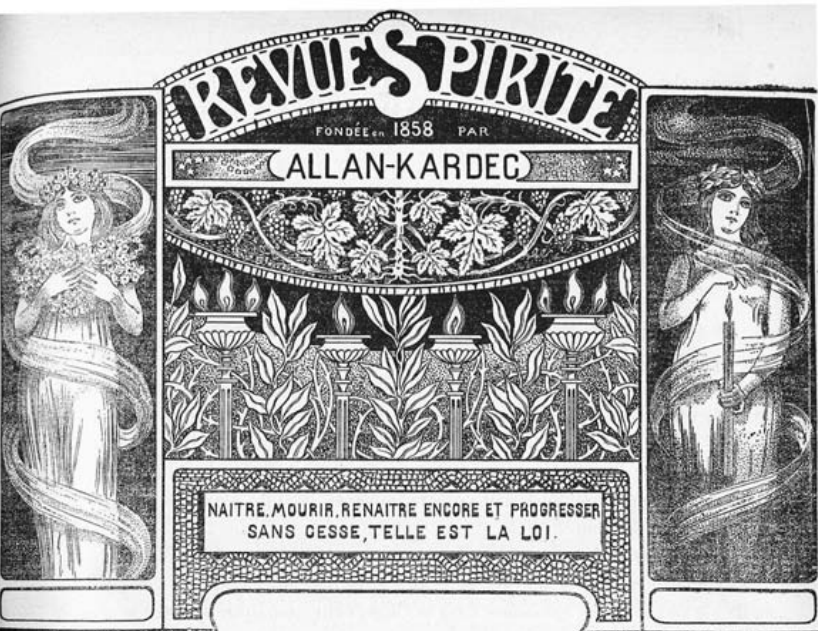




Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 4.

1^{er} AVRIL 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

ANNIVERSAIRES D'ALLAN KARDEC ET DE P.-G. LEYMARIE

Le 31 mars aura lieu le 37^{me} anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec et, le 10 avril, le 5^{me} de son disciple et successeur à la rédaction de la *Revue Spirite*, P.-G. Leymarie.

La cérémonie commémorative au dolmen du Maître se tiendra le dimanche 1^{er} avril, à 2 heures, cimetière du Père-Lachaise.

Le dolmen sous lequel repose la dépouille terrestre de notre ami Leymarie et de sa vaillante et dévouée compagne n'est pas loin de celui du Maître, et les spirites parisiens ne manqueront pas d'y faire leur pieux et habituel pèlerinage.

En évoquant le souvenir du Maître et en lui offrant l'hommage de leur

reconnaissance, nos amis n'oublieront pas celui qui fut son disciple sincère et qui, pendant trente ans, se consacra tout entier à la propagande de la doctrine et à son développement.

LA RÉDACTION

Anniversaire de la mort d'Allan Kardec

Si la doctrine spirite ne s'attarde plus à célébrer une série de fêtes correspondant à d'anciennes coutumes, et hiérarchisées d'après un rituel dogmatique dont le sens est perdu, il est une date, cependant, qui rappelle particulièrement chaque année à ses adeptes l'homme remarquable qui eut pour mission de répandre cette doctrine dans le monde entier. C'est le 31 mars 1869 qu'Allan Kardec rejoignit les belles intelligences de l'espace, après avoir accompli ici-bas une œuvre immense, dont les résultats grandissent de jour en jour.

La science avait poussé bien loin ses investigations dans le courant du siècle dernier, et pourtant il manquait à l'esprit humain l'essentiel, ce pain de vie que le Christ symbolisa dans la Cène, cette nourriture spirituelle qui peut seule satisfaire nos intelligences et nos cœurs avides de lumière et de vrai sentiment. Cet idéal se réalisera. Ce fut l'œuvre de notre maître vénéré qui, aidé par des esprits d'élite vint, comme un envoyé providentiel, offrir la manne sacrée à l'humanité. Tous les frères spirites s'uniront dans une pensée d'admiration presque filiale pour celui qui fut, en quelque sorte pour tous, un Père spirituel.

Ses ouvrages, composés en grande partie de communications médianiques, constituent une série de recueils de pages célestes. Le meilleur éloge que nous puissions en faire serait une énumération des maîtres qui continuent son œuvre, Léon Denis en particulier, mais leurs noms sont dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs.

Il convient d'ajouter ici les noms de M. et M^{me} Leymarie, vers qui nos pensées de sympathie s'élèvent également à l'occasion de cet anniversaire, et dont la collaboration fut si précieuse pour cette œuvre d'émancipation de l'esprit humain.

Nous nous unissons à M. Paul Leymarie dans ce regard jeté vers un passé, si proche encore, et qui nous permet d'envisager désormais l'avenir avec la sérénité philosophique que nous avons puisée dans leurs œuvres.

Telles seront tout particulièrement nos pensées le 31 mars prochain.

PAUL HEIDET

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

VII

Dans les pages qui précèdent, nous avons souvent parlé des mystères du Royaume céleste... Mais le voici, devant nous, le mystère par excellence, c'est-à-dire la « transsubstantiation » du Dieu suprême en sa créature, l'incarnation du Verbe dans l'homme dont il fait pour un temps son tabernacle même. Qu'est-ce à dire, sinon que le divin et l'humain se combinent en un prodigieux amalgame, où Dieu descend dans l'Homme, où l'Homme s'élance vers Dieu qui le pénètre et le transfigure.

L'Homme, ici, c'est Jésus de Nazareth qui, purifié, sanctifié, « divinisé », devient l'agent direct de la Puissance et de l'Amour du Père. Transcrivons, sans autre commentaire, ce que nous révèle la science ésotérique. Cette pureté surhumaine, dit M^{me} Annie Besant qui, elle-même, s'inspire des documents que lui fournit l'occultisme, cette pureté surhumaine de Jésus, homme, mais possédant les plus hautes vertus que conférait aux Initiés l'adeptat octroyé par les Maîtres, fut jugé digne de servir de temple à une Puissance plus auguste, à l'une de ces Entités qui, de temps à autre, s'incarnent dans une forme corporelle, pour venir porter les influx de la Divinité à ses fils de la terre. L'heure avait sonné, où allait se reproduire l'une de ces manifestations transcendantes qui, périodiquement, au cours de l'histoire, viennent aider l'humanité quand une impulsion lui est devenue nécessaire, pour hâter son évolution, à l'aube d'une civilisation nouvelle. Les siècles allaient donner naissance au monde occidental, c'est-à-dire à la race teutonique comprenant la plupart des populations de l'Europe centrale, notamment la majorité des Allemands, des Anglais et des Français.

C'est donc pour la préparation de cette fraction de l'humanité moderne, qu'allait s'incarner, ici-bas, un puissant Fils de Dieu, un Instructeur suprême en qui habiterait, au plus haut point, la Sagesse divine, en un mot, le Verbe fait chair, le Seigneur de toute compassion qui, abandonnant le séjour des Régions sus-astrales, allait se manifester dans le monde des hommes.

A cet Être divin, nous l'avons dit, il fallait pour tabernacle une forme humaine d'élite ; or, où trouver un homme plus digne « d'abandonner son corps » par un acte de renoncement volontaire et joyeux, à une Entité devant laquelle les anges et les hommes s'inclinent avec un frémissement

de vénération profonde — que ce jeune Hébreu, le plus pur, le plus noble des Parfaits, véritable « fleur de l'humanité » connu sous le nom de Jésus ?

L'homme nazaréen se présenta donc volontairement au « sacrifice » et s'offrit sans tache, au Seigneur d'amour qui prit cette jeune enveloppe et l'habita pendant « trois ans de vie mortelle ».

Nous l'avons dit, c'est-là le grand, l'ineffable mystère, où s'interpénètrent le divin et l'humain, dans des conditions jusqu'alors inconnues. En toute circonstance, Jésus tout à la fois Fils de l'Homme et surtout Fils de Dieu, avait fait intervenir ce Père céleste qu'il est venu nous révéler.

Ce Dieu n'est pas le despote partial, le Jehovah fantasque qui a choisi Israël et qui le protège contre tous, c'est le Dieu de l'humanité. Jésus ne fut pas un patriote, comme le Macchabée, ni un théocrate, comme Juda le Gaulonite. S'élevant hardiment contre les préjugés de sa nation, il a établi l'universelle paternité de Dieu. Accordant aux puissants de la terre un respect quelque peu ironique, il fonde la consolation suprême, c'est-à-dire le recours constant au Père que « chacun porte en son cœur ». Ce mot de Royaume de Dieu fut le terme favori de Jésus, pour exprimer la révolution qu'il apportait en ce monde. La morale admirable qu'il tire de la notion du Dieu Père, n'est nullement celle de ces enthousiastes fanatiques qui, croyant le monde près de finir, se préparaient par l'ascétisme à une catastrophe chimérique ; c'est celle d'un monde qui a vécu et qui veut vivre.

Il n'avait pas encore de disciples et le groupe qui se pressait autour de lui n'était ni une secte, ni une école, mais l'on y sentait déjà un esprit de commune fraternité, quelque chose d'étrangement doux et pénétrant. Son caractère aimable et si profondément sympathique, d'une part et, sans doute, aussi une de ces ravissantes figures qui apparaissent parfois dans la race juive, faisaient autour de lui comme un cercle de fascination auquel presque personne ne pouvait échapper, au milieu de ces populations naïves et bienveillantes (Renan).

Le paradis eût été en effet transporté sur la terre, si les idées du jeune Maître n'eussent dépassé de beaucoup ce niveau de bonté qui ne pouvait l'être par l'espèce humaine de ces lointaines époques involuées. La fraternité des hommes, tous « fils de Dieu » et les conséquences morales qui en résultent, étaient cependant déduites par lui avec une exquise délicatesse de sentiments. Comme tous les rabbis du temps, Jésus peu porté vers les raisonnements suivis, renfermait sa doctrine dans des aphorismes concis et d'une forme expressive, mais quelque peu énigmatique cependant et souvent même bizarre. Les *Logia* de Mathieu réunissent ensemble plusieurs de ces axiomes plus ou moins proverbiaux et vulgaires, pour en former des espèces de discours dont la nature fragmentaire se fait souvent sentir en dépit des sutures artificielles.

Tel était le rabbi galiléen, à cette heure indécise de sa vie, mais, nous l'avons dit, il venait d'être l'objet de la plus extraordinaire des dilections divines. Cette transsubstantiation à nulle autre pareille est marquée, dans les traditions évangéliques, par le « baptême » de Jésus, alors que le Saint-Esprit se montre « descendant du ciel » sous la forme symbolique d'une colombe qui se pose sur lui et qu'une voix céleste s'écrie : « C'est ici mon Fils bien aimé, écoutez-le ». — Merveilleux conventionnel que l'on retrouve dans toutes les légendes. — Mais il n'en est pas moins vrai que, dès cette heure solennelle, le nouvel Élu, l'Oint du Très-Haut, se mit à prêcher le « mystère du Dieu manifesté en chair ».

Reprenons le fil de l'histoire et arrêtons-nous, un instant, sur le récit qu'elle nous fait de ce baptême exceptionnel.

Un homme extraordinaire dont le rôle, faute de documents, est resté énigmatique, apparu à cette époque et eut à coup sûr des relations avec Jésus. Vers l'an XXVIII de notre ère (15^e année du règne de Tibère) se répandit, dans toute la Palestine, la réputation d'un certain Johanan, ou Jean, jeune ascète plein de fougue et de passion. Ce n'était pas un Essénien, mais un prophète populaire de la forte race de Juda. Poussé au désert par une piété farouche, il y avait mené la vie la plus dure, priant, jeûnant et se macérant avec une rigueur étrange. Dès ses plus jeunes années, Jean avait été *nazir*, c'est-à-dire assujéti par vœu à certaines abstinences. Il menait au désert la vie d'un yogui de l'Inde. Sur sa peau rude et tannée par le soleil, il posait, en guise de cilice, un vêtement tissé de poils de chameau et n'avait pour aliment que des sauterelles et du miel sauvage.

Il se figurait, selon l'idée judaïque, que le Messie viendrait bientôt, comme un vengeur, comme un justicier surtout, qu'il soulèverait le peuple, chasserait les Romains, puis entrerait triomphalement à Jérusalem, où il rétablirait le royaume d'Israël au-dessus de tous les peuples et régnerait dans la paix et dans la justice. Et c'est dans cet esprit qu'il annonçait aux multitudes la venue prochaine de ce Messie, ajoutant qu'il fallait s'y préparer, par la repentance des cœurs.

Empruntant aux Esséniens la coutume des ablutions et la transformant à sa manière, il avait imaginé le baptême dans les eaux du Jourdain, le fleuve sacré, comme le symbole visible, comme l'accomplissement public de la purification intérieure qu'il considérait comme indispensable. Cette cérémonie nouvelle, cette prédication véhémement, dans le cadre du désert, en face des montagnes sévères de la Judée et de la Pérée, frappaient les imaginations et attiraient les multitudes. Elles rappelaient les jours glorieux de la prophétie antique et donnaient au peuple ce qu'il ne trouvait pas au temple, c'est-à-dire la secousse intérieure, le réveil du repentir que suivaient de vagues espérances (Ed. Schuré).

Parmi les auditeurs de Jean, se trouvaient des enthousiastes qui, électrisés par l'ambiance de ces cérémonies, ne demandaient qu'à prendre les armes pour recommencer la guerre sainte. Hérode et les prêtres du Temple commençaient à s'inquiéter de cette effervescence populaire. D'ailleurs les signes des temps devenaient de plus en plus graves. Le vieux Tibère, âgé de 74 ans, hâtait la venue de sa mort, par ses immondes débauches de Caprée. Ponce Pilate redoublait de violence contre les Juifs dont il attisait les haines, tandis qu'en Egypte, des prêtres annonçaient publiquement que le « phénix allait renaitre de ses cendres » (Tacite).

Jésus qui sentait grandir en lui sa vocation prophétique, mais qui douloureusement, sans doute, cherchait encore sa voie, vint lui aussi au désert du Jourdain, avec quelques frères Esséniens qui, déjà, le suivaient comme un Maître. Il voulait voir le Baptiste, l'entendre et se soumettre au baptême public, désirant sans doute entrer en scène, par un acte de respect vis-à-vis de l'homme qui avait le courage d'élever sa voix contre les maîtres du jour, pour réveiller l'âme léthargique d'Israël.

Il vit le rude ascète, avec sa « tête de lion visionnaire », debout dans une chaire de bois, sous un tabernacle rustique couvert de branchages. Autour de lui, se groupait une foule immense venue de tous les points de la Palestine, de l'Idumée, de l'Arabie, elle-même, tous attirés par la « voix qui retentit au désert » et cette voix tonnante passant sur la multitude exaltée, disait : « Amendez-vous, préparez les voies du Seigneur, applanissez ses sentiers. » Il appelait les Pharisiens et les Sadducéens « une race de vipères », déclarant que « la cognée était déjà mise à la racine des arbres »... puis disait du Messie, « moi je ne vous baptise que d'eau, mais lui vous baptisera de feu ».

A l'heure du baptême, Jésus vit cette masse populaire accourue au bord du Jourdain se courber, demi-nue, sous l'eau dont l'aspergeait le Baptiste. Il s'approcha lui aussi. Jean ne le connaissait pas et ne savait rien de lui, mais il reconnut l'Essénien à sa blanche robe de lin. Il le vit descendre dans l'eau et s'incliner humblement pour recevoir l'aspersion.

Quand Jésus se releva, le regard du fauve prêcheur et le regard du Galiléen se rencontrèrent... Que se passa-t-il dans l'âme de ces deux hommes ? Le Baptiste du désert tressaillit sous le doux rayon qui s'échappa des yeux du néophyte et sourdement, involontairement : « Serais-tu le Messie ? » demanda-t-il, en proie à un double sentiment de doute et d'espérance. Le mystérieux inconnu ne répondit point, mais inclinant la tête, il demanda au Baptiste sa bénédiction. Jean sachant que le silence était imposé aux Esséniens novices, étendit ses deux mains bénissantes... après quoi le Nazaréen disparut avec ses compagnons le long de la berge du fleuve.

Minute solennelle qu'ont essayé de rendre plus solennelle encore les

Évangélistes; par l'adjonction de ce « merveilleux » dont ils aimaient à colorer leurs récits, si bien que l'un d'eux parle d'une colombe descendue sur le néophyte (Jean, I, 32), tandis qu'un autre affirme qu'une voix céleste se fit alors entendre, pour glorifier le Fils bien-aimé du Père (Mathieu, III, 17).

Quoi qu'il en soit, le Baptiste et le néophyte se souvinrent, à coup sûr, du double regard qu'ils avaient échangé et n'était-ce pas sous cette impression persistante, que Jésus faisant allusion, plus tard, à l'énigmatique ascète, s'écriait devant ses disciples stupéfaits : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un prophète ! Oui, vous dis-je et plus qu'un prophète. Et si vous voulez comprendre, il est lui-même le prophète Élie qui devait revenir. Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende. » (Mathieu, XI, 9, 14, 15). Et encore ailleurs : « Je vous le dis, Élie est déjà venu; ils ne l'ont pas connu et ils l'ont sacrifié à leur haine. » — Alors ses disciples comprirent que c'est de Jean-Baptiste qu'il parlait. (Mathieu, XVII, 10-15).

Au point où nous a conduit la série des événements successifs, nous voici comme étreints par le mystère. Les réincarnations se manifestent, les transfigurations s'effectuent, mais dans quel état de réciprocité se trouvaient, d'une part, cet ancien prophète réincarné et, d'autre part, ce jeune Instruteur divinisé par la plus incompréhensible interpénétration du divin et de l'humain ? Ce n'est que lentement que s'opèrent ces prodigieuses métamorphoses. Les évolutions morales, pas plus que les évolutions physiques, ne se font par coups de baguette magique et la scène un peu théâtrale de la colombe descendue sur le néophyte, ne peut être considérée que comme l'expression imagée d'un état d'âme non moins complexe qu'inexpliqué.

Étudions la question de près. Songeons à la situation réciproque où se trouvaient le prophète du désert et le nouveau baptisé ! En dépit d'une demi-vision spirituelle qu'ils possédaient, peut-être, quel problème devait être chacun d'eux, pour l'autre personnage qui vainement en cherchait l'inconnue.

L'on sait que, d'après les Évangiles, Jean reconnut sur le champ Jésus pour le Messie et le baptisa comme tel. Mais sur ce point, leurs récits ne sauraient échapper à la critique et au doute, puisque plus tard Jean, prisonnier d'Hérode, fit demander à Jésus : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » L'on peut donc conclure de cette question que les premiers rédacteurs des *Logia*, en leur qualité de Juifs, tenaient à présenter le Nazaréen comme tenant sa mission et sa consécration de Jean-Baptiste, prophète judaïque et populaire. Quoi qu'il en soit, dit l'auteur de la *Vie de Jésus*, nous sommes renseignés sur les deux personnages qui se trouvèrent en présence, lors du baptême du jeune Essé-

nien. Les deux maîtres sentirent, de prime abord, qu'ils avaient beaucoup d'idées communes, ils s'aimèrent et luttèrent devant le public de prévenances réciproques. C'est à tort que l'on se représente Jean comme un autoritaire irritable, despotique et ne pouvant souffrir ni rivalité, ni demi-adhésion. Cette manière de concevoir les choses repose sur une fausse conception de la personne du Baptiste. On se le représente comme un vieillard, or il était au contraire très jeune, puisque son âge ne différait guère de celui de Jésus dont il ne fut pas, dans l'ordre de l'esprit, le père, comme on se le figure, mais bien le frère spirituel. Les deux enthousiastes, pleins des mêmes espérances comme des mêmes haines, ont bien pu faire cause commune et s'appuyer réciproquement. La jeunesse est capable de toutes les abnégations et il est permis de supposer que Jean, ayant reconnu dans le néophyte un esprit analogue au sien, l'accepta sans arrière-pensée personnelle. Et ce sont ces bonnes relations qui devinrent par la suite, le point de départ de tout le système développé par les Evangélistes, lequel consista à donner pour première base à la mission divine de Jésus, l'attestation du prophète du désert. Tel était le degré d'autorité de ce dernier, que l'on ne croyait pouvoir trouver un meilleur garant. Mais loin que le Baptiste ait, de prime-abord, abdiqué devant Jésus, celui-ci, pendant tout le temps qu'il passa près du prophète, le reconnut comme supérieur et ne développa son propre génie qu'avec timidité.

Les rôles, toutefois, changèrent progressivement, car tandis que le Baptiste se demandait ce qu'étaient sa science à lui et son espérance prophétique, devant la lumière de l'Être mystérieux que semblait receler le jeune Galiléen, celui-ci sentait s'accroître cette lumière intérieure qui, insensiblement, le pénétrait, le dominait, l'entraînait... Où donc grand Dieu et vers quel avenir mystérieux et terrible ?

Alors que Jean, d'une voix plus profonde et plus émue, répétait devant la foule : « Il faut qu'il croisse et que je diminue » et qu'il commençait à ressentir la lassitude des « vieux lions fatigués de rugir », l'autre, l'Inconnu, le Transfiguré, hanté par l'obsession divine, entendait une voix impérieuse qui lui criait : « Obéis à ta destinée ! »

Heures tragiques et pleines d'angoisse ! Quel drame humain fut jamais comparable à celui qui grondait tout au fond du cœur du prédestiné ? « Serais-je le Messie ? » se demandait-il tout bas. Depuis son baptême, depuis l'éclosion de sa conscience, de cette conscience dont les frémissements l'épouvantaient, il avait trouvé Dieu en lui-même et la certitude de ce royaume des cieux dont il devait annoncer la venue, avec une si profonde conviction, illuminait tout son être de ses radiuses, de ses éblouissantes visions... Mais la souffrance humaine avait jeté le cri terrible de ses angoisses pressenties. Les Sages Esséniens lui avaient révélé le secret des religions,

la science des Mystères ; ils lui avaient montré la déchéance spirituelle de l'humanité, son attente d'un sauveur... Mais où donc trouver la force de l'arracher à l'abîme ? — Et voilà que la question inattendue du rude prophète revenait et éclatait dans le silence de sa méditation, comme la foudre d'un nouveau Sinaï... « Serais-tu le Messie ? »

Question lancinante à laquelle il ne pouvait répondre, qu'en se recueillant et en descendant au plus profond de sa conscience. De là, cette longue retraite ; ce « jeûne de quarante jours » comme on l'appelle et que Mathieu nous raconte dans un récit où se combinent, en des conditions plus que singulières, le symbolisme et la fantasmagorie. Aussi, faut-il lire ce passage avec discernement, si l'on veut le comprendre et nous ne saurions mieux faire, pour arriver à ce but, que de résumer les belles pages qu'a écrites, sur ce sujet délicat, l'auteur éloquent déjà fréquemment cité, lequel interprète ésotériquement les récits évangéliques, raconte, sinon telle qu'a été, du moins telle qu'aurait pu être cette « tentation » légendaire de Jésus, et brode, en le dramatisant, sur le canevas bizarre des textes officiels ... auto-suggestionné, pourrait-on dire, par sa brillante imagination et, qui sait ? peut-être aussi par une demi-vision spirituelle. Le voici, ce passage curieux et suggestif :

« Au-dessus d'Engaddi, où les Esséniens possédaient de vastes cultures, un sentier escarpé conduisait à une grotte s'ouvrant dans la paroi de la montagne. Au fond d'une gorge profonde, l'on apercevait des vignobles, des maisons éparses, plus loin la mer Morte, immobile et de couleur terne, puis l'horizon fermé par les montagnes désolées de Moab. Les Esséniens avaient pratiqué cette retraite pour ceux des leurs qui voulaient se soumettre à l'épreuve de la solitude. — C'est là que se retira Jésus et que flotlèrent les rêves de son ardente méditation.

Il fit, sans doute, revivre en son imagination le passé de l'humanité. Il mesura la gravité de l'heure présente. Rome triomphait insolemment. C'est elle que les Mages persans avaient appelée le règne d'Ahrimane, et les prophètes, le règne de Satan, l'apothéose du mal dont les ténèbres envahissaient la terre. Seul, le peuple d'Israël avait reçu de Moïse la mission royale et sacerdotale de représenter la mâle religion de l'Esprit pur et de l'enseigner aux autres nations. Or, ses rois et ses prêtres avaient-ils rempli cette noble mission ?

Non, répondaient les prophètes, Israël agonisait sous l'étreinte impériale. Fallait-il risquer encore, après tant d'autres, un soulèvement comme le rêvaient les Pharisiens, une restauration, par la force, de la royauté temporelle du peuple de Dieu ? Fallait-il être un nouveau Macchabée et se faire nommer pontife et roi ? Jésus aurait pu le tenter peut-être... Mais la violence aurait-elle raison de la violence ? L'épée mettrait-elle fin au règne

de l'épée? — Ne fallait-il pas, plutôt, rendre accessible à tous cette « vérité » qui jusqu'alors était restée le privilège de quelques sanctuaires et de rares Initiés, lui ouvrir les cœurs, en attendant qu'elle pénétrât dans les intelligences, c'est-à-dire, en un mot, prêcher le royaume de Dieu aux simples et substituer le règne de la Grâce aux rigueurs de la Loi ?

Mais à qui resterait la victoire... à Satan ou à Dieu ? Quel serait le sort du prophète qui oserait déchirer le voile du temple, pour montrer le vide du sanctuaire et braver à la fois Satan, Hérode et César ? — Il fallait se décider, cependant. Jésus se mit à prier, mais un trouble croissant s'emparait de son âme. L'humain et le divin se combattaient en lui. Le premier lui disait : « Renonce ». Le second lui criait : « Il le faut ! » Il lutta ainsi pendant une série de jours et de nuits et plus profondément se creusait l'abîme et plus s'épaississait le nuage qui le couvrait de son ombre.

Puis enfin, il entra dans un état qui lui était propre, sorte d'extase lucide où s'éveille la conscience de l'être qui se sent en communication avec l'Esprit de la vie ambiante universelle... Puis voici que, du fond des espaces, arriva comme un souffle puissant mais doux qui transporta le corps astral du visionnaire sur le sommet du temple de Jérusalem. Des hommes montaient du sanctuaire, une foule électrisée criait : « Gloire au Messie, le roi d'Israël ! »

— Tu seras ce roi, si tu veux m'adorer, lui souffla une voix mystérieuse.

— Qui es-tu ? demanda Jésus.

De nouveau, le vent l'emporta sur le sommet d'une montagne. A ses pieds s'étendaient d'immenses espaces dans une lueur dorée.

— Je suis le prince de ce monde, reprit la voix.

— Je sais qui tu es, répondit Jésus, ton nom est Satan.

— Je suis César, souffla de nouveau la voix, courbe-toi seulement et je te donnerai tous ces royaumes.

— Arrière, tentateur ! lui dit Jésus ; il est écrit : tu n'adoreras que l'Eternel ton Dieu... et la vision s'évanouit.

Se retrouvant seul dans la caverne d'Engaddi, Jésus poursuivant son rêve se demandait tout bas : par quel signe vaincrai-je la puissance de Satan ?

— Par le signe du Fils de l'homme, répondit une voix d'en haut... tandis qu'à l'horizon, apparut une constellation brillante formée de quatre étoiles en forme de croix. Le Galiléen reconnut le signe des anciennes initiations d'Egypte conservé par les Esséniens.

— Voilà le signe magique de la Vie et de l'Immortalité, prononça la voix céleste. Les hommes l'ont possédé jadis, ils l'ont perdu ; veux-tu le leur rendre ?

— Oui, répondit le visionnaire.

— Alors, regarde, voilà ton destin.

Et du fond de la mer Morte, monta comme une montagne sombre surmontée d'une croix. Un homme y était attaché, tandis qu'à l'entour du gibet s'agitait une foule démoniaque qui ricanant avec ironie, criait au supplicié : « Si tu es le Christ, sauve-toi donc, toi-même ! »

Le Voyant tout pâle retomba en arrière... car cet homme crucifié, c'était lui-même.

Jésus avait compris. Pour vaincre, il fallait s'identifier avec ce double sinistre.

— Tu peux accepter ou refuser, dit la voix de là-haut... Et déjà la vision s'effaçait lentement, déjà la croix fantôme commençait à pâlir, quand soudain Jésus se vit entouré d'une multitude d'êtres désespérés qui, les mains tendues vers lui, murmuraient avec angoisse : « Sauve-nous, toi qui sais aimer. »

Alors le Galiléen se redressa lentement et ouvrant ses bras qui largement s'étendaient sur la foule et la bénissaient : « A moi, la croix ! s'écria-t-il, et que le monde soit sauvé ! »... tandis que dans les hauteurs de l'azur retentissait une voix éclatante disant : « La mort est terrassée, gloire au Fils de l'Homme, gloire au Fils de Dieu ! »

Quand Jésus s'éveilla de cette vision, rien n'était changé autour de lui, mais lui n'était plus le même. Il avait résolu l'énigme de sa vie. Plus d'hésitations, plus d'angoisses. Des sensations d'une ineffable douceur le pénétraient jusqu'aux derniers replis de sa conscience d'homme.

Était-il encore un homme comme les autres ? Ne se sentait-il pas comme inondé par une trombe de lueurs divines qui l'éblouissaient, le soulevaient pour ainsi dire ? Dans les péripéties diverses de sa « tentation » la chair et l'esprit avaient lutté et l'esprit avait triomphé. L'humain n'avait pas abdiqué, mais il s'était doublé de divin. Il cherchait en lui le Fils de l'Homme, il ne trouvait plus que le Fils de Dieu » (Ed. Schuré).

Et nous qui le connaissions sous la figure de Jésus Homme, émerveillés et confondus, en face du troublant mystère — nous le retrouvons dans la transfiguration de l'Être complexe qui s'appelle JÉSUS-CHRIST.

Lorsque le Voyant redescendit au village des Esséniens, il apprit que Jean-Baptiste venait d'être mis en prison par les ordres d'Hérode.

Loin de s'effrayer de ce présage, il y vit le signe lui indiquant que les temps étaient mûrs et qu'il devait agir à son tour. Il annonça donc aux Esséniens — qui tous ne l'approuvèrent pas — qu'il allait prêcher en Galilée, l'Evangile du Royaume de Dieu, en d'autres termes mettre les Grands Mystères à la portée des simples.

Pareille audace ne s'était vue depuis les temps où Cakia-Mouni, le dernier Bouddha, mû par une immense pitié, avait prêché sur les bords du

Gange. La même compassion sublime pour l'humanité animait le Galiléen. Du fond de la mort qu'il avait sondée, il apportait à ses frères l'espérance et la vie.

La vie publique du grand Nazaréen a été racontée par les Evangélistes, mais il y a dans ces récits des divergences, des contradictions, des soudures bien ou mal déguisées. La légende recouvrant ou exagérant certains mystères, reparait encore çà et là. Toutefois, l'on ne peut nier que de l'ensemble, se dégage une unité de pensées et d'actions dont le caractère original se manifeste et s'impose. Ce qui importe, c'est d'éclairer le rôle de Jésus-Christ par les traditions concordantes et les vérités ésotériquement constatées.

Eh bien ! ce que nous pouvons établir et apprécier, c'est le rôle de l'Homme-Dieu parcourant les plaines et les montagnes de la Palestine, enseignant et guérissant, entouré d'un cercle de disciples choisis par lui, parmi les âmes les plus avancées. Le charme tout spécial de son amour souverain qui répandait autour de lui comme un rayonnement de soleil, attirait à lui les hommes fatigués, souffrants, accablés. La magie subtile et tendre de sa bonté rendait plus pures et plus nobles les vies qui entraient en contact avec la sienne. Par des paraboles et un langage imagé, il instruisait les foules ignorantes qui se pressaient autour de lui et mettant en jeu les pouvoirs psychiques dont il était pourvu, il guérissait de nombreux malades par la parole ou le simple toucher, en vertu des énergies magnétiques de son corps immaculé. Repoussé par ses frères esséniens, parmi lesquels il avait d'abord poursuivi sa tâche, sans oppositions sensiblement manifestées, il ne vit que trop tôt s'amasser, autour de lui, les sombres nuages de la haine, de la méfiance et du soupçon. Les docteurs et les magistrats ne tardèrent pas à le regarder avec colère et jalousie. Sa spiritualité était pour leur matérialisme un reproche continu ; sa puissance, la démonstration tacite mais permanente de leur faiblesse. — Trois années, à peine, après son baptême, l'orage qui le menaçait éclata presque subitement et le « corps humain » de Jésus expia le crime glorieux d'avoir servi de sanctuaire à la Présence transcendante d'un Instructeur plus qu'humain (Annie Besant).

Tout le monde connaît les détails qu'ont donnés les Evangiles sur la dernière scène de ce drame tragique que termina l'apothéose de Golgotha. Retraçons-les dans un résumé rapide, où ne seront indiqués que les traits principaux.

Jésus sentait que son heure était proche, mais il ne voulait pas se laisser surprendre par le sanhédrin et se retira à Béthanie. Comme il avait une prédilection pour le mont des Oliviers, il y venait presque tous les jours, s'entretenir avec ses disciples. C'est là qu'il leur donna ses dernières ins-

tructions concernant l'avenir de la religion qu'il était venu fonder, comme aussi sur les destinées futures de l'humanité, leur léguant ainsi les éléments fondamentaux de sa doctrine inséparablement liée à ses enseignements ésotériques.

Il est évident que les rédacteurs des Evangiles synoptiques ne nous ont transmis les discours apocalyptiques de Jésus que dans une confusion qui les rend parfois presque incompréhensibles. Leur sens ne commence à devenir intelligible que dans celui de Jean. Si Jésus avait réellement cru à son retour sur les nuées, quelques années après sa mort, comme l'admet l'exégèse naturaliste, ou bien s'il s'était figuré que la fin du monde et le jugement dernier auraient lieu sous cette forme théâtrale, comme le croit la théologie orthodoxe, il n'eût été qu'un illuminé chimérique, un visionnaire fort médiocre, au lieu du sage Initié, du Voyant sublime que démontrent chaque mot de son enseignement, chaque acte de sa vie. Evidemment ici et plus que partout ailleurs, les paroles doivent être entendues dans leur sens allégorique, selon le symbolisme transcendant des prophètes. Celui des quatre Evangiles qui nous a le mieux transmis l'enseignement ésotérique du Maître, celui de Jean, nous impose lui-même cette interprétation, alors qu'il nous rapporte telles de ses paroles, celles-ci entre autres : « J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée. Je vous ai parlé jusqu'ici par des similitudes, mais le temps vient où je vous parlerai ouvertement de mon Père. » (Jean XVI, 12, 25).

Ainsi passaient les dernières journées en entretiens austères et combien mélancoliques, à n'en pas douter, étant donné la solennité de l'heure dont tous comprenaient la tragique signification. Un jour, par un de ces mouvements de sympathie propres à sa nature ardente et impressionnable, Jésus versa des larmes sur Jérusalem et sur son peuple.

Déjà, le sanhédrin avait délibéré sur son destin et décidé sa mort. Déjà, Judas de Kériot avait promis de livrer son maître. Nous voici donc au dernier acte du drame messianique que devaient terminer trois événements essentiels : la Sainte Cène, le procès du Messie et sa résurrection.

La Cène venait de finir. Le maître avait rompu le pain, il saisit alors la coupe et la leur présenta en leur disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui est répandu pour vous. » — Cette coupe venue du fond des âges prophétiques, ce calice de l'initiation que le vieillard essénien lui avait présenté en l'appelant prophète, cette coupe où maintenant il voit, en imagination, son propre sang répandu, — il la tend à ses disciples bien aimés, avec la tendresse émue, frémissante, ineffable de son dernier adieu.

Mais la nuit est venue. Jésus l'a passée dans l'angoisse de Gethsémani.

D'avance, avec une effrayante lucidité, il a vu se rétrécir le cercle infernal qui va l'étreindre. Dans l'horrible attente, il a frémi, puis il a prié.

Des rumeurs, des voix confuses, des lueurs de torches sous les branches sombres des oliviers, un cliquetis d'armes... C'est la troupe des soldats du sanhédrin. Judas qui les conduit embrasse son maître pour le leur désigner. De leurs mains rudes, les sergents ont saisi le rabbi galiléen. Après une courte résistance, les disciples épouvantés se sont enfuis comme une poignée de roseaux dispersés par le vent. Seuls, Jean et Pierre — ce même Pierre qui va le renier tout à l'heure — se tiennent à proximité et suivent le maître au tribunal. Mais Jésus a repris son calme et à partir de ce moment, nulle protestation, nulle plainte ne sortiront de sa bouche.

Le sanhédrin a délibéré en séance plénière, il a conclu; ne faut-il pas en finir au plus vite ? Caïphe, le grand pontife, n'a-t-il pas, dans son indignation hypocrite, déchiré sa robe de lin, en s'écriant : il a blasphémé; qu'avons-nous besoin de témoins; que vous en semble?... Un murmure unanime et lugubre lui répond : « Il a mérité la mort. »

Puis viennent les scènes ignobles : injures, apostrophes ironiques, outrages, brutalités sans nom : Prophète devine qui t'a frappé ? — Sous ce débordement de haines basses et féroces, le sublime et pâle visage de l'Innocent suprême reprend son immobilité marmoréenne de visionnaire. Il y a, dit-on, des statues qui pleurent, il y a aussi des douleurs sans larmes et des prières de victimes muettes qui terrifient les bourreaux et les poursuivent pour le reste de leur vie.

Voici Golgotha, la hauteur semée d'ossements humains qui domine Jérusalem, désert sinistre, consacré depuis des siècles à d'effroyables supplices. La montagne chauve comme un crâne — ce qui lui a valu son nom — n'a pas d'arbres, il n'y pousse que des gibets. C'est là, qu'Alexandre Jannée, l'ancien roi juif, avait assisté, avec tout son harem, à l'exécution de centaines de prisonniers. C'est là, que Varus avait fait crucifier deux mille rebelles. C'est là, que le doux Messie, annoncé par les prophètes, devait subir l'affreux supplice inventé par l'atroce génie des Phéniciens et bien vite adopté par la sanguinaire Rome. Voici la croix, les bourreaux fonctionnent. — « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » dernier cri d'amour d'une bouche qui ne savait que bénir.

Passons et gardons le silence devant l'horreur suprême, devant l'inique forfait, devant le sacrifice sublime. — Il est mort l'agneau sans tache, le triste « Roi des Juifs » comme le dit l'écriteau infâme, il est mort murmurant dans l'angoisse de l'affre dernière : « Tout est accompli ! »

Oui, tout est accompli si bien que de la mort vaincue s'élance l'indéfectible vie et que, deux jours après, du sein d'un désespoir sans borne, jaillit un cri de joie... joie folle, délirante, divine : « Il est ressuscité !... » C'est

Marie-Magdeleine qui l'a vu, qui l'a entendu et après elle, combien d'autres. Ce sont les saintes femmes qui l'ont rencontré ; ce sont les onze disciples qui réunis dans leur chambre haute, toutes portes fermées, le voient entrer, puis s'asseoir au milieu d'eux, comme il le faisait avant sa mort... Sa mort ? Meurt-on quand on est la Vie ? — Cinq cents disciples ne le virent-ils pas sur une montagne ? Puis les apparitions cessèrent, mais trois ans après, un jeune Pharisien du nom de Saül le revit encore sur le chemin de Damas... et ce Saül devint Paul, le grand initié, le grand témoin qui aux quatre coins du monde prêcha le Christ, le « Christ ressuscité ».

N'insistons pas. Nous savons, nous autres spiritualistes, de par la science de l'Esprit, ce que sont ces résurrections qui ne sont point celles du corps charnel, mais bien des matérialisations momentanées du corps astral qui, invisible aux yeux de la foule, est si souvent perçu par les Voyants modernes.

Le Maître n'avait donc pas oublié la promesse qu'il avait faite de revenir vers ses disciples bien aimés. Pendant de longues années, il vint les visiter, revêtu de son corps spirituel et continua les leçons commencées, alors qu'il vivait au milieu d'eux, sous sa forme corporelle. Ces leçons, il les poursuivait assidûment et ce sont elles qui formèrent la base des « Mystères de Jésus » que conserva l'Eglise primitive et dont se composa le noyau des éléments hétérogènes d'où sortit plus tard la doctrine ecclésiastique.

Dans le fragment d'un ouvrage connu sous le nom de *Pistis Sophia* (1), dit M^{me} Annie Besant, nous possédons un document du plus haut intérêt traitant de la doctrine secrète. Il est dit, dans cet ouvrage, que pendant les onze années qui suivirent sa mort, Jésus instruisit ses disciples « jusqu'à la région du premier mystère qui est derrière le voile ». « Je vous rendrai parfaits, leur disait-il, je vous remplirai de l'Esprit et ainsi vous serez appelés spirituels. » Puis il leur parla encore de la Sophia ou Sagesse, de sa tentative de s'élever jusqu'au Très-Haut, suivie de sa chute au sein de la matière. Il ajouta que lui, le Christ, fut envoyé pour l'arracher du chaos et faire cesser son esclavage. Il les entretint, enfin, du Mystère suprême, le plus simple bien que le plus élevé dont la connaissance transforme les hommes en Christs, car « de tels hommes sont moi-même, et moi-même je suis ces hommes. » — C'est alors que les Apôtres dont l'instruction fut ainsi complétée, retournèrent dans le monde, pour y prêcher sous l'inspiration de leur Maître.

Et ce sont ces mêmes Apôtres et leurs premiers disciples qui notèrent de mémoire toutes les paroles qu'ils avaient entendues en public, réunirent tous les récits qu'il leur fut possible de se procurer, puis qu'ils les rédigerent

(1) Ouvrage attribué au fameux Gnostique Valentin.

le mieux qu'ils purent, en des recueils qu'ils firent circuler parmi tous ceux qui peu à peu s'attachaient à leur petite communauté.

Toutefois, est-il besoin de le dire et ne devait-il pas en être ainsi ? Ces recueils ainsi formés différaient les uns des autres, chaque membre de la communauté rédigeant pour sa part ce qu'il se rappelait personnellement, ou y ajoutant tels fragments qu'il choisissait à sa convenance dans les récits des autres.

C'est de la sorte que furent composés les Évangiles. Quant aux enseignements secrets donnés par le Christ à ses disciples d'élite, ils ne furent pas notés par écrit, mais communiqués oralement aux personnes seules qui étaient jugées dignes de les recevoir.

Résumons, en quelques pages, les documents qui viennent d'être présentés au lecteur.

Le Christ historique est donc un Être glorieux appartenant à la grande hiérarchie qui dirige l'évolution spirituelle de l'humanité. Pendant trois ans, il se servit du corps humain de Jésus, prêchant, enseignant les foules et guérissant les maladies, par des procédés occultes... Après quoi, il fut mis à mort par les ordres du sanhédrin, sous l'inculpation d'avoir blasphémé, ayant déclaré que la Divinité habitait en lui, comme en tous ses frères selon la chair et répétant avec insistance que le Dieu tout puissant est le père des hommes.

Autour de cette glorieuse Figure, s'amassèrent des mythes qui le rattachent à la longue série de ses prédécesseurs. Ces mythes racontent, sous une forme allégorique, l'histoire de tous ces Instructeurs dont les carrières se ressemblent, par la raison qu'ils symbolisent l'unité d'action du même Logos dans l'univers, en même temps que ses rapports avec l'évolution des humanités, comme avec celle de chaque âme individuelle.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que ce Christ, — notre Christ — ne s'est pas borné à faire parmi ses disciples de rares apparitions. Cet Être puissant dont la protection s'étend sur notre cinquième race, remit l'Église naissante entre les mains du grand disciple qui lui avait prêté sa forme corporelle. Grandi par ce sacrifice et ayant atteint le point culminant de l'évolution humaine, Jésus, désormais digne de porter le grand nom de Jésus-Christ, devint un des Maîtres de la Sagesse et se chargea spécialement de veiller à l'évolution du Christianisme à la fondation duquel il a si puissamment contribué. C'est lui qui est devenu l'Hiérophante des Mystères chrétiens, le Maître direct des Initiés, c'est sous son égide et dirigé par son inspiration que se conserva, dans l'Église, le flambeau de la Gnose, jusqu'au jour où la lourde masse de l'ignorance et de la matérialité humaines devint si pesante que son souffle ne put empêcher la flamme de s'éteindre momentanément. Il s'efforce, aujourd'hui, de détourner, au profit de cette

Religion qu'il protège, une partie du grand fleuve de lumière qui descend sur l'humanité affolée et trébuchant dans l'ombre.

L'une des manifestations les plus sublimes des Instructeurs pour leurs frères terrestres se rencontre chez tous les fondateurs de religions. Les grands Êtres évolués, les Aînés affectés au service de Dieu forment la phalange sacrée d'où sortent les Guides qui, au berceau de toute civilisation naissante, descendent parmi les hommes, pour y établir les fondations du nouvel édifice social. C'est par eux, que la religion inculquée progressivement et proportionnellement au développement de la race, s'adapte à ses stades successifs et pourvoit aux besoins de son enfance, de son adolescence et de sa maturité. Le Fondateur en frappe la note fondamentale, donne la tonique de l'harmonie future et confie à ses disciples éprouvés l'organisation du monde qui se prépare.

C'est ainsi que le Christ répandit, dans les classes inférieures de la Judée, ses magiques paroles de consolation, les *Paracletéria* — « Heureux les pauvres d'esprit; heureux ceux qui pleurent. » — A la classe moyenne, il infusa les formules simples mais fortes d'une morale indispensable au bonheur public et individuel, les *Logia* — « Aimez, pardonnez, rendez le bien pour le mal. » — Aux esprits éclairés, aux philosophes, il fit entrevoir les rayons éclatants de la doctrine secrète de la *Gnose*. — A ses disciples, enfin, il révéla les mystères de la vie, le trésor de l'avenir, la paix des âmes prêtes à suivre le Maître, sur le chemin du Calvaire pour aider l'humanité en travail.

En dépit de ces attributions habiles et sages, ajoute le Dr Th. Pascal, à qui nous avons emprunté la page qu'on vient de lire, le Christ fut la cause involontaire de bien des maux, n'est-ce pas du reste le sort fatal auquel l'imperfection des choses et des êtres soumet, ici-bas, les esprits les plus sublimes et les plus nobles cœurs — fussent-ils même divins ?

Le peuple vit dans ses exhortations à l'espérance d'un avenir de bonheur tout prochain, presque immédiat, croyait-il, le présage d'une violente transformation sociale et comme un encouragement à la révolution. — La classe moyenne accepta les *Logia* par intérêt, les considérant comme un gage de sécurité ; mais au lieu de les mettre elle-même en pratique, elle les recommanda au peuple pour lui faire prendre patience. — Parmi les philosophes, enfin, il y en eut peu qui comprirent l'élévation de la science qu'on leur proposait. La *Gnose* fit des mécontents, aussi bien chez les Esséniens jaloux qui criaient à la profanation, que chez les aristocrates de l'époque dont elle gênait l'égoïsme et la paresse orgueilleuse. Tous, donc, se ligèrent pour imposer une orthodoxie et persécuter les dépositaires de l'esprit de la doctrine du Christ, c'est-à-dire les Gnostiques spiritualistes.

De cette orthodoxie naquit l'Église militante et l'alliance primitive des

castes mécontentes, politiques ou religieuses devint plus tard, en se transformant en s'amplifiant, surtout, le pacte criminel conclu entre les papes et les rois — ceux-ci prêtant à ceux-là la force du bras séculier, en échange de la soumission servile au trône et à l'autel que l'Église imposait à ses troupes bêtards et superstitieux.

Ces premières luttes entre l'autorité brutale et la libre pensée aboutirent, quelques siècles plus tard, à l'écrasement des Gnostiques et à l'extinction des derniers rayons qui çà et là brillaient sur le monde occidental. Plus tard encore, la lutte se transforma en guerres de religion qu'éclairaient les torches de l'inquisition infâme et démoniaque. Le pouvoir de l'Église devenu temporel voulut tout imposer, sa foi et sa fausse science. La vérité spirituelle avait succombé avec les Gnostiques, la vérité scientifique disparut momentanément, dans la prison de Galilée.

Telle fut la série des maux, dans le cercle desquels s'agita l'humanité désemparée, qui résultèrent inopinément du sacrifice de Jésus Christ. Cause involontaire de ces désastreuses erreurs, le Seigneur des compassions infinies dut, dans une certaine mesure, en assumer les responsabilités.... Si bien que depuis la fondation du Christianisme, Jésus qui mourut pour lui, renonçant aux félicités du grand repos céleste, veille à travers les siècles et s'efforce d'endiguer le débordement du fanatisme qui, vociférant et opprimant, perpète, en se réclamant de son nom, les plus inexpiables forfaits.

Et il ne quittera son poste, le grand Rédempteur spirituel, que lorsque sa pensée, indignement défigurée par l'Église, sera comprise par ceux qu'il veut conduire au Père — que lorsque seront enlevées du diamant qu'il nous apporta toutes les scories dont l'entourent l'égoïsme et la matérialité.

Alors, seulement, mais pas avant, sera pleinement accomplie sa céleste mission. Alors, sera consumé par la lumière ardente et victorieuse, l'opaque et lourd boisseau qui si longtemps l'a recouverte... et c'est alors, aussi, que science, philosophie, morale et religion se sentant sœurs véritables, se confondront dans une étreinte fraternelle et que l'évolution spirituelle, devenant la Loi par excellence, s'accomplira progressivement dans sa majestueuse et solennelle lenteur.

C'est en ce sens que le Christ fut vraiment une victime expiatoire pour les péchés des hommes, comme le furent Krishna et Bouddha et tant d'autres Fondateurs religieux, tant d'autres Instructeurs qui, dans leur amour sublime, se sont volontairement sacrifiés pour leurs frères terrestres ».(Th. Pascal) (1).

(1) *La loi de la destinée.*

Après ces fortes paroles et ces judicieuses considérations, arrêtons-nous ici. Après cette longue étude sur le Christ historique, nous remettons à un prochain article ce que l'ésotérisme appelle le Christ mythique, second aspect de cette triple et mystérieuse Personnalité.

(à suivre).

ED. GRIMARD.

Réponse à l'Adresse de la Jeunesse

PUBLIÉE PAR LA REVUE SPIRITE DE MARS DERNIER

Mes jeunes amis,

Parvenu au soir de la vie, c'est pour moi une consolation et une grande joie de rencontrer sur ma route un groupe d'hommes jeunes, instruits, réfléchis, armés pour les luttes de la pensée, prêts à défendre, par la plume et la parole, les hautes vérités au service desquelles j'ai consacré toute mon existence.

Je suis heureux de trouver à la fois, dans votre touchante adresse, une adhésion formelle et de sérieux engagements. Je prends acte de ces derniers et je confie à vos jeunes talents la tâche d'enseigner aux hommes la grande loi de leurs destinées. Cette tâche est une des plus belles qui puisse vous échoir en ce monde. Champion, vulgarisateur des vérités libératrices, pour mériter ce titre, il n'est pas de difficultés que vous ne deviez surmonter.

La voie que je vous indique ne vous conduira pas aux profits, à la gloire. Elle est parfois semée de ronces, d'amertumes, de déceptions. Vous serez critiqués, raillés ; mais c'est l'honneur de tous ceux qui travaillent à l'affranchissement et à l'élévation de l'esprit humain d'être bafoués et calomniés.

En revanche, que de joies morales à recueillir ! Répandre sur tous, grands et petits, les lumières, les trésors d'espérance que renferme notre doctrine ; éclairer, réchauffer d'un rayon consolateur tant de pauvres âmes obscures et attristées, y a-t-il quelque chose de plus enviable en ce monde ? A côté des satisfactions de l'esprit et du cœur qu'une telle tâche procure, que sont les petites vanités d'ordre matériel, les biens et les faveurs... fumées que dissipe le vent de la mort !

Même dans nos rangs, peut-être, on blâmera votre juvénile enthousiasme. Laissez dire ! Cette qualité est le plus bel ornement de l'âme après l'amour et la charité. Plaiguez ceux qui la raillent et soyez fiers de la posséder. L'enthousiasme, c'est l'afflux joyeux d'une vie nouvelle ; c'est l'émotion salutaire, la flamme de l'esprit.

Le spiritisme, en dépit des oppositions qu'il soulève et des railleries qu'il provoque, est la cause la plus sacrée qu'il y ait en ce monde, puisqu'il vient nous prouver que la justice, le progrès, l'amour sont des lois éternelles et non pas de vains mots.

Le spiritisme, en ses éléments primaires, est une science d'observation et d'expérience, mais dès qu'on en poursuit l'étude, il se développe bientôt et revêt un caractère philosophique élevé. Ce n'est pas seulement un ensemble de faits; c'est aussi un verbe, une parole.

L'étude des phénomènes est indispensable. Les faits sont utiles, nécessaires. Il en est de grandioses. Tous parlent aux sens. La doctrine, elle, parle aux cœurs, à la raison, à la conscience. C'est pourquoi la grandeur du spiritisme, son influence sur les masses proviendront surtout de son enseignement et les faits seront les fondations sur lesquelles l'édifice moral reposera.

Rappelons ici, sommairement, les principes essentiels de cet enseignement. Ils sont au nombre de trois : Immortalité ; Progrès sans limites ; Communion universelle.

L'*Immortalité* ne peut être prouvée que de deux manières : 1° Par les phénomènes d'extériorisation des vivants ; ils démontrent que l'âme est consciente sans le corps, par suite, indépendante et pouvant survivre. 2° Par le retour et les manifestations des âmes qui ont vécu sur la terre, avec tout l'ensemble des preuves établissant leur identité. Or, l'accumulation des preuves a été constante depuis cinquante ans, dans ces deux ordres de faits. Et de tous les croyants, le spirite est celui qui peut affirmer le plus hautement l'immortalité.

L'être, étincelle de la vie divine, individualisée et devenue consciente, ne peut plus perdre cette individualité. De là, tout l'enchaînement des vies futures, à l'aide desquelles l'âme poursuit son éducation et remonte vers la lumière. Sans cela, la vie, avec ses maux, serait un non sens, une ironie cruelle.

Progrès sans limites. La destinée de l'âme est d'évoluer de vie en vie, de sphère en sphère et de progresser éternellement, s'associant toujours plus étroitement à la vie et au labeur universel. L'être psychique se retrouve, dans toutes les phases de son ascension, tel qu'il s'est fait lui-même par ses mérites et ses efforts. Aucune noble aspiration n'est stérile ; aucun sacrifice n'est vain. Tout se capitalise et se réalise dans le futur.

Et dans l'Œuvre immense, tous sont associés, depuis l'âme la plus obscure jusqu'au plus radieux génie. C'est une chaîne sans fin qui relie tous les êtres dans la majestueuse Unité du Cosmos. C'est une effusion de lumière et d'amour qui, des sommets divins, ruisselle et s'épand sur tous pour les régénérer et les féconder, réunissant toutes les âmes dans une communion

universelle et éternelle, en vertu d'une loi grandiose qui est la plus magnifique révélation du spiritisme.

La *Communion universelle* est une loi aussi positive, aussi précise que celles de l'attraction sidérale et de l'affinité chimique ; les expériences télépathiques nous en fournissent la démonstration. C'est le principe de la communication spirite, communication possible de tous les esprits entre eux et de tous avec Dieu. C'est la loi même de la vie universelle, sans laquelle nous ne pourrions être. Et par elle, tout ce qui a été uni par la pensée et par le cœur le sera, à jamais. Chaque être possède en lui un foyer d'amour, de lumière, de puissance qu'il est destiné à aviver, à agrandir sans cesse, afin de vibrer de plus en plus en harmonie avec le foyer divin.

L'âme est créatrice. Par ses pensées, par ses œuvres, elle peuple sans cesse son enveloppe fluidique de formes et d'images qui sont la représentation exacte de sa valeur. Elle se construit elle-même, en quelque sorte et, suivant la nature de ses actions, elle affine ou épaissit son enveloppe, étend ou restreint le champ de ses perceptions et prépare son élévation ou son abaissement, sa richesse ou sa misère dans l'Au-delà. La lente édification de notre personnalité, de notre conscience est donc une loi mathématique, en vertu de laquelle notre destinée est notre œuvre. Nous avons en nous le principe même de notre développement et de notre bonheur. D'où la notion de liberté, liberté restreinte sur les étages inférieurs de l'existence, mais dont le cercle s'élargit à mesure que l'être s'élève. Liberté et responsabilité sont toujours proportionnelles au développement de l'esprit.

..

Nous voilà loin de ces théories monistes dont vous me parlez et au sujet desquelles j'ai fait, dans une lettre adressée à l'un de vous, les plus expresses réserves.

Je me suis livré de nouveau à une étude attentive des doctrines d'Haeckel. Elle m'a démontré que le monisme est, à la fois, une science sans grandeur, une « religion » sans croyance, une morale sans sanction. Ce sera encore, vous le préférez, une philosophie sans poésie, sans lumière, sans chaleur, à peine supportable pour les satisfaits et les cœurs secs, absolument impuissante à soutenir ceux qui chancellent et à relever ceux qui tombent sous les coups de l'adversité.

Ce qui vous frappe dans ces doctrines, c'est la « loi d'unité de substance », que Spinoza avait déjà constatée. Mais Haeckel déclare ne rien savoir de la nature de la substance : « Quant à l'essence intime de la nature, (*Enigmes de l'Univers*, p. 433), elle nous est aussi incompréhensible et étrangère qu'elle pouvait l'être à Anaximandre et à Empédocle, il y a 2.400 ans. Bien plus, nous devons même avouer que cette essence propre de la subs.

« tance nous apparaît de plus en plus merveilleuse et énigmatique. » Que dirait-il, après les découvertes de Becquerel et Curie, et comment ose-t-il conclure après de tels aveux d'impuissance !

Haeckel n'a vu que la surface des choses ; il n'a pas vu l'âme profonde qui les anime et les gouverne. Quel cas fait-il des phénomènes spirites ? Vous le savez. Il les rejette, tout simplement, sans examen. C'est une méthode commode celle qui consiste à ne tenir compte que des faits favorables à notre thèse, mais que deviennent la vérité, l'impartialité ? Or, un seul fait d'extériorisation, un cas prémonitoire, un changement de personnalité sans lésions cérébrales, suffirait à détruire tout l'échafaudage du monisme.

Le Monisme (*Enigmes*, p. 434) nie l'existence d'un Dieu réel ; il nie l'immortalité et la liberté ! C'est l'affirmation de la fatalité aveugle (lois d'airain), et la consécration de la force, doctrine chère aux égoïstes, aux jouisseurs, aux écraseurs, aux affameurs. Une telle doctrine ne peut faire que des despotes ou des esclaves.

Oui, sans doute, il y a entre toutes les doctrines des points de contact et vous avez raison de les rechercher et de vouloir les multiplier.

Les vieux cadres du spiritualisme et du matérialisme ont été brisés par les découvertes de la science contemporaine. Nous voyons que la matière n'est pas seulement ce qui tombe sous les sens, mais qu'elle revêt des aspects tellement subtils que, dans ces états où elle confine à l'énergie, elle peut servir de *substratum* à toute une vie invisible. D'autre part, l'âme n'est pas cette vague entité des théologiens, dont les conditions d'existence après la mort restaient incompréhensibles. L'âme est inséparable de sa forme fluide et par cette forme, elle se rattache encore au monde physique. Il y a donc sur ces deux points un rapprochement sensible entre deux théories, autrefois antinomiques.

Toutefois, les matérialistes et les monistes, en rejetant *a priori* les phénomènes spirites, rompent eux-mêmes le pont qui pouvait nous réunir. Et en même temps, ils s'acharnent à répandre des principes dont les conséquences se font sentir lourdement autour de nous, principes que nous devons combattre avec énergie parce qu'ils sont funestes et nous conduisent aux abîmes.

Les conceptions philosophiques et religieuses d'une époque influencent toujours les œuvres sociales et se reflètent dans les institutions. Le moyen-âge en fut un frappant exemple. Les sociétés humaines, hiérarchisées et disciplinées à outrance, étaient l'image fidèle du ciel catholique. De même, de nos jours, on peut constater dans l'état social le résultat direct des théories négatives, théories dissolvantes et désespérantes, qui font des sociétés modernes le théâtre des luttes qu'elles croient observer dans la nature.

C'est le *struggle for life*, la lutte ardente pour la vie, avec la survivance

des plus aptes, des mieux armés, lutte intense qui agite le monde et nous remplit d'inquiétude. Elle se traduit sous toutes les formes : économique, industrielle, politique, sociale et devient plus violente, plus redoutable que la lutte des armes. Déjà, bien des hommes et même bien des nations en arrivent à se demander ce qu'ils seront demain. Seront-ils debout ou submergés ?

Peu à peu, tout ce qui faisait la douceur et le charme de l'existence s'évanouit. Un siècle est né, un siècle qui s'annonce âpre, plein de nuages et de soucis. La fraternité des hommes et des nations n'est, au fond, qu'un mot. C'est à qui écrasera le peuple voisin. Voilà les fruits des doctrines négatives : l'égoïsme de chacun pour soi, la lutte à outrance pour acquérir les biens matériels, les seuls que l'on connaisse et que l'on apprécie !

Et c'est aussi la lutte des classes. Les rapports humains sont devenus plus difficiles, plus pénibles. Il se dégage une sorte de gêne du contact de deux éléments sociaux qui se touchent sans cesse et pourtant s'ignorent. Le malaise moral se transforme peu à peu en angoisse, l'angoisse réelle et profonde qui serre les cœurs, l'angoisse des êtres et des sociétés qui vont dans la nuit, vers l'inconnu redoutable.

C'est l'heure, mes amis, de dissiper les obscurités accumulées dans l'âme humaine par de fausses doctrines, de montrer à tous le but grandiose de l'existence, la conquête de l'avenir, non plus par les luttes violentes, mais par l'effort moral. Au milieu de la mêlée ardente des intérêts et des convoitises, rappelons à l'humanité qu'il y a autre chose que les joies matérielles, que la mort n'est qu'une apparence, qu'il y a en nous un être impérissable. Apprenons-lui que tout s'enchaîne et se relie, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, que tout le mal accompli retombe sur nous à travers les temps, qu'il y a des devoirs à remplir et des responsabilités à endosser.

Tout homme doit connaître le but élevé de la vie, croire à l'avenir sans limites pour lui et ses semblables, apprendre à le préparer par ses actes. Il faut qu'il y croie pour pouvoir penser, aimer, se dévouer. Refaire l'homme intérieur, voilà la grande tâche à accomplir. Sans la réforme individuelle, il n'est pas de réforme sociale. La meilleure des réformes est celle de soi-même.

Ce que le spiritisme apporte à l'âme humaine, rabaissée par les doctrines du néant, ce n'est pas seulement le sentiment, c'est la preuve de sa grandeur, de son immortalité, c'est la révélation des puissances merveilleuses qui dorment en elle et à l'aide desquelles elle peut et doit se construire, à travers l'avenir sans fin, une intelligence rayonnante, une conscience haute et ferme, une personnalité toujours plus noble et plus belle et, enfin, acquérir le bonheur en acquérant la sagesse, car l'un ne va pas sans l'autre.

Sans la sagesse, tous les biens matériels accumulés ne parviendraient jamais à nous rendre heureux.

Il est possible que la vision d'un tel but déconcerte les timides. La conception catholique était plus séduisante pour les âmes molles, pour les esprits paresseux qui avaient peu d'efforts à faire pour obtenir le salut. La vision de la destinée est formidable. Il faut des esprits vigoureux, des âmes trempées pour en envisager sans vertige les immenses perspectives, pour retrouver, dans la notion du libre destin, le stimulant nécessaire, la compensation des petites règles confessionnelles, les espoirs mystiques et le calme de l'esprit. Mais une considération domine tout. La vérité est là ! Et les générations qui montent réclament un aliment plus substantiel que celui qu'on a servi aux générations du passé.

..

Un dernier mot pour finir. Vous voulez, me dites-vous, vous livrer à une étude approfondie des antiquités grecques et orientales. J'admire, comme vous, cet Orient prestigieux, pays de lumière et de rêve. J'admire surtout ces brillantes écoles de la Grèce où des maîtres vénérables enseignaient les hautes vérités à une jeunesse attentive et empressée ; et ces augustes « mystères », où se pressaient une élite de penseurs et d'artistes.

Étudiez l'Orient et ses merveilles. Mais n'oubliez pas l'âme celtique dont la voix vous appelle, la voix du génie de notre race. Puisez aux sources viriles où nos Pères ont trempé leurs âmes et leurs glaives. Rien n'est plus grand, plus original, plus ancien peut-être, que la doctrine druidique des transmigrations, résumée dans une œuvre géniale qui n'a pas été surpassée : *les Triades bardiques*.

Dans un livre récent, A. de Jubainville, qui occupe, au Collège de France, la chaire des études celtiques, a démontré l'originalité et la haute antiquité des doctrines réincarnationnistes gauloises. On pourrait même croire, si l'on admet l'histoire légendaire de Ram, ce conquérant gaulois qui, dans la sombre nuit préhistorique, aurait porté la civilisation à l'Inde, alors occupée par les Noirs (1), que les doctrines orientales les plus admirées ont eu leur source au sein de notre propre race. La doctrine et la langue celtiques seraient les plus antiques et les plus vénérables du monde des Blancs.

Si je devais, comme l'un de vous, me préparer au doctorat ès-lettres, je voudrais prendre comme sujet d'une de mes thèses l'œuvre puissante d'un

(1) Voir le *Ramayana*.

professeur de l'Université de Paris, trop oublié des générations nouvelles, Jean Reynaud, et commenter ses œuvres; *Terre et Ciel, l'Esprit de la Gaule*, — il en est d'autres encore. — Le génie de la philosophie druidique y est analysé de façon magistrale.

A l'aube de l'histoire, les Druides avaient déjà formulé des vérités scientifiques d'ordre général que notre époque ne fait qu'entrevoir. Leur synthèse des formes et des âmes étonne, surprend par son imposante grandeur. Pour eux, chaque âme ou monade spirituelle contient, à l'état virtuel, tous les germes de ses développements futurs; elle est toujours perfectible au cours de transmigrations infinies.

Leur notion de Dieu résout les problèmes les plus ardu de la métaphysique. Dieu est infini par rapport à lui-même, fini par rapport au fini; en rapport par chacun de ses attributs infinis avec chaque état des existences dans chaque cercle de l'univers. C'est-à-dire, Dieu se fait petit avec les petits. N'est-ce pas l'équivalent de la « paternité de Dieu » affirmée par le Christ? Et de combien antérieure, cette notion! Ici, toute mesure chronologique nous échappe. Nous sommes peut-être en présence du document philosophique le plus ancien de la race blanche, transmis oralement jusqu'au jour où il a été fixé au moyen de l'écriture par les Bardes, héritiers légitimes des Druides.

Eh bien, mes amis, si vous voulez y prendre garde, vous reconnaîtrez que le mouvement spiritualiste actuel n'est qu'un retour à nos traditions ethniques agrandies. On dirait un réveil de l'âme celtique, endormie depuis des siècles. Elle sort de sa léthargie profonde pour rappeler à notre race décadente et amollie, la vraie loi et la vraie morale, le fier et noble idéal, sans lesquels il n'est pas de vie sociale et nationale, pas de grande destinée.

Allan Kardec l'avait compris. Et c'est pourquoi il avait substitué à son nom de Rivail les noms gaéliques, jadis portés.

Poursuivons son œuvre et, comme lui, faisons connaître à tous la grande loi des renaissances et du progrès dans l'immortalité. C'est l'avenir même de l'âme française, c'est la vie morale de notre pays qui est en question. Travaillons au relèvement des caractères et des consciences. Le regard fixé vers les cimes, mettons notre force dans la vérité. A travers les rocs et les ronces, montons avec un ferme courage vers une lumière plus vive et aidons nos semblables à y monter avec nous.

LÉON DENIS

AUX AVEUGLES

Sous ce titre, nous avons le plaisir trop rare de recevoir un article d'Emmanuel Darcey.

Nos lecteurs jugeront avec quel style, avec quel logique l'auteur de l'Homme terrestre traite cette question du matérialisme qui semble hélas marcher parallèlement avec la doctrine nouvelle ainsi que deux cours d'eau voisins emportés sur la pente de la montagne. L'un des deux rencontrant l'autre sera absorbé ou il deviendra le fleuve qui portera les eaux à l'Océan ? Sera-ce le Spiritisme qui tuera le Matérialisme ou celui-ci qui éteindra la jeune et pure philosophie ?

Que nos lecteurs, après avoir lu cette page de saine et réconfortante philosophie, nous prient de leur faire parvenir l'Homme terrestre, et ils trouveront la solution désirée.

..

« Ceux qui ne voient pas Dieu, dit Lamartine, ne m'ont jamais paru des hommes. Ce sont à mes yeux des êtres d'une espèce à part, nés pour contredire la création, pour dire non où la nature entière dit oui; des ombres intellectuelles que Dieu a créées sous forme humaine pour faire mieux ressortir la splendeur de son évidence par l'absurdité de leur aveuglement. »

Vous qui sacrifiez aux dieux passagers des conventions du jour, que les splendeurs d'ici-bas ont seules le don d'éblouir et d'entraîner; hommes adonnés aux intrigues politiques ou aux complaisances d'une conscience habituée à transiger avec l'ambition, qui fléchissez les genoux devant les mains qui répandent les faveurs; hommes de la spéculation qui usez vos jours à la recherche de la fortune ou de la ruine; savants du positivisme, qui ne voyez rien au delà ni rien en deçà et qui enterrez avec la dépouille mortelle la conscience pour l'éternité, c'est à vous que ces paroles s'adressent.

De tous temps la terre avait regardé les cieux. Depuis que l'humanité pense, on croyait à l'Âme, principe immatériel, distinct des organes qui le servent; on la faisait même immortelle. On croyait à une Providence, créatrice et maîtresse des êtres et des choses, ou bien, au juste, à la liberté de l'être humain, à une vie future. Vous avez changé tout cela. L'homme est ramené par vous à la dignité de la brute.

Faisant reposer votre gloire dans la négation et la destruction, vous déclarez que l'espérance d'une autre vie est vaine et ridicule; que la vertu et le

vice ne se distinguent que par une erreur de l'imagination ; que ce qu'il y a de mieux à rechercher c'est ce qui procure les jouissances des sens, attendu qu'après la mort il n'y a plus ni plaisirs ni joies.

Dieu et la création, l'âme et l'immortalité, le monde moral et ses lois ne sont plus que des utopies enveloppées dans des mots sonores par les religions et les philosophies, des rêves, des hypothèses en l'air, fumées de cerveaux ramollis, piperies ou aspirations niaises, mensonges ou erreurs, chimères, zéros, néant.

« L'homme n'est qu'un appareil organique dont les fonctions sont forcées « et les actes fatalement commandés. Agglomération de matières, esclave « de la force, il va où il est poussé, sans liberté, sans réaction possible, non « plus responsable que la pierre qui roule, le nuage qui passe, le chien « enragé qui mord. »

Vous avez cherché l'âme avec le scalpel et le microscope dans le cerveau et les ganglions nerveux et vous ne l'avez pas trouvée ; l'analyse de ces substances ne vous a donné que de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, d'où vous avez conclu que l'âme n'était pas distincte de la matière. De ce que certains organes sont des instruments, des manifestations de la pensée, qu'en détruisant ces organes on arrête la manifestation, vous tirez la conséquence peu philosophique que ce sont les organes qui pensent. Vous ne comprenez pas que le principe de la vie dérive de Celui qui la donne et non de celui qui la reçoit ; que l'organisme seul, c'est le cadavre et rien de plus.

Vous ne comprenez pas que tout effet a une cause ; que si l'effet dérive d'une cause il ne l'engendre pas ; que ce n'est pas la matière qui se transforme en intelligence, mais l'intelligence qui s'empare de la matière, la tire de l'inertie : que ce n'est pas la matière qui s'élève de son propre mouvement jusqu'au niveau de l'intelligence ; mais l'intelligence qui envahit la matière pour l'organiser et la transformer en lui communiquant le mouvement et la vie, pour la façonner et la pétrir suivant la convenance de ses besoins.

Vous nous dites que la matière fait seule la création, produit l'intelligence, la volonté, la direction des actes ! Mais vous ne pourrez jamais nous faire comprendre que la force de la matière puisse engendrer une volonté réfléchie et consciente, pas plus que nous ne pourrions admettre qu'une force inerte puisse agir sans une volonté intelligente qui la dirige.

Lorsque votre science, voulant expliquer le monde, nous dit que tout est matière et mouvement, elle nous demande encore un acte de foi ; elle nous demande encore un acte de foi, lorsqu'elle fait sortir la vie de la non-vie et la conscience de l'inconscience. Ce n'est nullement au nom d'une science certaine, mais bien au nom d'une science tout hypothétique que vous niez

l'âme immortelle et la souveraine Intelligence qui est aussi la souveraine justice.

En antagonisme avec Dieu, votre science, isolée de sa source, concentre l'homme et toutes choses dans la Nature qui ne contient la raison de rien, parce qu'elle ne contient pas la raison d'elle-même.

Les lois, de la nature, dont vous parlez tant, sur lesquelles vous vous appuyez pour battre en brèche les principes de saine philosophie, ne sont pas des *lois*, mais des *effets* de causes supérieures inaperçues de la science.

Par un abandon volontaire de tout raisonnement, de toute réflexion sensée, vous niez le Créateur. Dieu vous fatigue, vous déplaît et vous gêne. Considérant l'univers comme une œuvre sans utilité, comme une continuation éternelle de créatures et de subversions accidentelles, vous ne savez pas apprécier que la pensée *créée* démontre une pensée non créée, infinie, éternelle. Vous ne comprenez pas que votre vertu intellectuelle ne pourrait pas exister si elle n'avait pas pour base une *mentalité* supérieure et absolue, source de votre propre vie, existence et mouvement.

Vous ne voyez pas que tout est créé par des lois immuables, que toute force créée possède une puissance infinie qui contient en elle-même le germe de son avenir. Vous ne comprenez pas que la terre est unie à l'univers, et que « de même que l'homme est uni à la terre comme patrie du corps, la terre est unie à l'univers comme patrie de l'esprit. »

Vous ne comprenez pas que rien ne s'annihile, que tout vit grandit et s'amplifie. Vous regardez comme une fable, comme un sujet imaginaire et ridicule l'idée que l'univers est habité par des intelligences qui s'agitent aussi autour de l'homme. La pluralité des mondes et des existences, la transmigration des âmes, l'ascension des êtres sont des inventions ridicules, absurdes, des illusions d'hommes ignorants, de pauvres d'esprit.

Esprits forts avant toutes les misères des esprits faibles, vous avez la prétention de pouvoir, avec vos études et vos sophismes, guider la raison humaine et refaire les desseins de la Providence ; mais votre science ne se compose que de lambeaux, tout vous échappe, et vos conceptions se perdent dans un atome. Vous ne voyez que l'extérieur, l'enveloppe du phénomène, et vous entendez expliquer les raisons de l'univers !

Votre œil est peu de chose. Enveloppés de brume, incapables de pénétrer l'essence intime des choses, vous vivez sur des apparences ; vous ne saisissez que les formes les plus grossières. Vous avez beau regarder et embrasser l'espace, la nature entière ne se compose pour vous que de deux ou trois points sensibles auxquels toute votre âme aboutit.

La vraie philosophie ne se distingue pas du bon sens. Vous faites des discours superflus où l'application et la raison sont seules nécessaires. Par une fausse conception des lois de la vie, vous attribuez le malheur de notre

séjour et de notre société à une organisation vicieuse et vous dites que quand les réformes seront opérées le mal disparaîtra avec sa cause. A ce beau songe il manque deux conditions, c'est que les habitants de la terre soient des anges et que la terre soit elle-même un séjour de délices.

Les institutions humaines sont incapables de subvenir à tous les besoins de la société, et c'est une erreur de croire que les hommes peuvent attendre leur bonheur les uns des autres.

Vous cherchez le bonheur où il n'est pas ; vous le voulez où il ne peut être. Dieu a créé des mondes et à chaque monde il a posé des bornes. Il n'est pas dans la destinée de ce monde que les créatures y soient jamais heureuses. Le but ne sera jamais ici-bas pour l'homme qu'un but d'espérance. Nos désirs se réaliseront ailleurs.

Vous enseignez que la vie n'a pas de but ; que notre existence est un simple hasard, un accident, une erreur de la nature ; d'un autre côté vous ne pouvez nier que quels que soient les progrès de la science elle ne pourra jamais guérir l'homme de ses maux physiques et moraux ; mais par une absence de logique inconcevable, vous faites les plus grands efforts pour prolonger la durée de la vie humaine et vous applaudissez à l'accroissement de la population terrestre. Le simple bon sens nous dit, au contraire, que si vos théories sont vraies ; si la vie n'est qu'un pêle-mêle sans but, un chaos informe, une inextricable confusion ; si étant donné notre infirmité de nature, nous ne pouvons nous débarrasser de nos souffrances, forcées, inévitables ; si enfin l'homme est sans avenir et sans espoir, l'anéantissement, la disparition de notre espèce est le plus grand bien que nous puissions désirer, et l'infanticide même est licite.

La science qui nie Dieu, qui affirme le pouvoir de la matière sur la pensée et l'extinction de la pensée avec la matière, s'écarte des principes fondamentaux de l'ordre moral, produit une œuvre de désorganisation et mène infailliblement les peuples à la décadence et à la barbarie.

Le matérialisme est destructif non pas de telle morale, mais de toute morale, de toute société ; il porte avec lui toutes les corruptions, ahurit la conscience, déprime le jugement. C'est la déroute des intelligences, le tombeau de l'humanité.

Vos doctrines insensées ont fait la nuit dans les âmes, le désert dans les cœurs. Un malaise général, une inquiétude indéfinie, une agitation fébrile tourmente les sociétés. Les hommes n'ont plus d'estime, ni de confiance en quoi que ce soit. Ne sachant plus à quel saint se vouer, ils donnent tête baissée dans tous les excès et tous les vices ; leur raison n'est plus que leurs besoins. Le désir effréné des richesses s'est emparé de toutes les classes de la société. Tout le monde veut arriver aux jouissances *per fas et ne fas*. Bien vivre est le premier besoin comme le premier devoir. La morale chancelle

sur ses bases ruinées. On cherche dans le corps, dans l'organisme, les lois de l'intelligence, dans l'intérêt les lois de l'amour; l'utile remplace le juste et l'égoïsme le dévouement.

Les villes sont devenues les centres de tous les vices, de toutes les plaies morales; les séductions du luxe y surpassent les limites du possible et excitent l'envie des misérables. Les pauvres haïssent les riches; les riches haïssent les pauvres, car ils sentent que c'est de là que partira le coup fatal qui les menacent.

L'Europe est devenue une immense caverne où s'étudient la haine réciproque, le pillage du bien d'autrui. Les menaces et les périls s'accumulent. Aveugles ceux qui ne voient pas qu'une mêlée terrible se prépare!

Aveugles ceux qui ne comprennent pas qu'une société qui résolument et de parti pris biffe le nom de Dieu pour mettre à la place le mot « Argent », qui commet le crime sans nom d'enlever aux déshérités toute croyance et tout espoir, doit logiquement récolter la moisson infernale qu'elle a semée, les funestes effets de sa sottise!

Pour conjurer ces périls certains, il faudrait au monde actuel un lien, un appui, une direction, un but; c'est-à-dire une rénovation morale et religieuse. C'est dans une religion ou plutôt dans une croyance rationnelle et universelle, fondée sur des connaissances scientifiques et morales que le monde trouverait le remède qui lui est nécessaire. Les religions actuelles avec leurs dogmes en retard qui rapetissent l'âme, avec leurs idées fausses qui embarrassent la marche du monde ou qui gênent la libre vue de l'esprit, sont impuissantes à empêcher l'humanité de culbuter dans le fossé profond où elle est acculée.

La doctrine spirite est seule capable d'empêcher le monde de mourir d'inanition religieuse et morale. Cette doctrine sainte, qui apporte la clarté où est la nuit; qui nous donne de la Divinité la conception la plus haute et la plus rationnelle; qui nous fait voir notre véritable origine, le but de notre vie terrestre, notre véritable destinée; cette philosophie parfaite, conforme à la dignité de Dieu et du monde, qui nous élève au-dessus de toutes les misères, peut seule nous sortir du trouble funeste dans lequel nous nous débattons, peut seule nous sauver de la dégradation et de la destruction.

Le bleu sortira-t-il de la brume, le mieux du pire? Viendra-t-elle cette religion nouvelle, basée sur la *vraie* science et faite pour tremper les caractères, pour consoler les âmes?

Chez les peuples comme chez les individus, nul ne peut franchir sans peine et sans efforts un grade dans l'initiation humaine; et s'il doit venir ce jour de clarté intellectuelle et morale, où l'homme verra nettement que

Dieu est la ligne droite, le plan sur lequel tout repose, ce ne sera pas sans lutttes et sans souffrances...

Athées et matérialistes, impitoyables démolisseurs, hommes de nuit et de ruine, un jour (ici-bas ou ailleurs), vos idoles tomberont avec le bandeau qui vous couvre la vue. « Dieu vous ouvrira les yeux. » Étonnés et confus devant l'évidence, vous mesurerez alors toute l'étendue de votre ignorance, de votre orgueil et de votre faute. Vous brûlerez ce que vous aurez adoré. Il ne vous restera que la honte et le repentir.

EMMANUEL DARCEY

Article extrait du journal italien " L'Adriatico "

« La seconde conférence du professeur M. T. FALCOMER ».

Venise, 17 février 1906. — Hier soir, un public aussi nombreux que choisi se pressait au Cercle artistique, pour y entendre la seconde conférence du professeur Falcomer sur les recherches psychiques.

L'orateur exposa les preuves empiriques et expérimentales les plus considérables de l'existence objective de l'âme humaine durant la vie corporelle et après : à savoir que le fluide psychique lumineux extériorisé est projeté à distance des mains, de la tête et aussi du corps entier, par suite du *dédoublément* ou séparation momentanée de la forme charnelle (physique) et de la forme animique (métaphysique).

Selon l'orateur, le corps éthéré (ainsi nommé) non seulement a la propriété de se détacher du corps organique pendant la vie et de déterminer ainsi une apparition humaine, un fantôme de vivant (téléphanie) — mais encore subsiste après la mort.

Suivant les conditions, en effet, il peut passer du domaine de l'observation pure et simple à celui de l'expérimentation scientifique : partant, on peut le voir, le toucher, le peser et en obtenir des empreintes (téléplastie).

Parmi les témoignages les plus probants, furent mentionnés ceux de sir W. Crookes, du colonel de Rochas, du professeur Richet et de M. Delanne.

Le corps éthéré de l'homme, en outre, est doué en propre de force organique, de sensibilité, d'élasticité, de vibrations, etc.

Les animaux, les végétaux et les minéraux sont-ils pareillement munis d'un corps éthéré ?

Le conférencier l'affirme, — et à l'appui de son dire, il cite l'opinion de sir Wallace, les expériences du Dr Baraduc, de Stanoievitch, Austen et

von Schroen, directeur de l'Institut anatomique de l'Université de Naples.

La vie se trouve dans tous les règnes de la nature, puisque, d'après les découvertes du professeur Schroen, les cristaux vivent aussi dans le vrai sens biologique et pathologique.

Le professeur Falcomer, avec une logique serrée et documentée de faits, arrive, de degrés en degrés, à la démonstration de la télépathie entre les hommes et les entités spirituelles, qui se manifestent avec des caractères humains et qui, parfois, se révèlent en possession de connaissances supérieures à celles des plus savants parmi les hommes. Il raconte, à ce propos, le cas de la lutte intellectuelle soutenue par l'entité *Humnur Stafford* avec le philosophe Frieze, l'ami de Zoellner.

Considérant, enfin, que les preuves les plus persuasives, convaincantes ou décisives de la survivance, sont celles fournies par l'identification de l'individualité préalablement connue dans son corps physique, le professeur Falcomer expose les preuves fournies par Estelle Livermore, George Pelham et autres défunts.

Le conférencier fait ressortir la difficulté d'obtenir des preuves d'identité, à cause des obstacles physiques, psychiques et moraux qui peuvent se présenter pour le *médium* et pour l'entité spirituelle qui se communique.

Il conclut en affirmant que la cause du Spiritisme, — ou science de la communication des âmes entre les deux mondes, — triomphe aujourd'hui.

Il en résulte que ceux qui niaient les phénomènes, les affirment à l'heure actuelle, — et que ceux qui en rejetaient les explications, les acceptent maintenant.

L'orateur, écouté avec un intérêt croissant, fut, à la fin de son discours, vivement applaudi.

Traduction de A. GAUDELETTE

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE

Après plusieurs mois d'interruption, les colonnes de la Revue étant livrées — je m'y étais engagé — à des articles d'actualité plus intéressants, je vais achever le récit de cette petite histoire qui pourrait bien, je le crains, n'avoir d'intérêt que pour l'auteur. Mais auparavant, pour les lecteurs qui auront perdu le souvenir des chapitres précédents et pour les nouveaux abonnés, je ne crois pas inutile d'en résumer la première partie (1).

(1) Voir les n° de la Revue de septembre, octobre et décembre 1905.

« Le rideau se lève à l'île de la Réunion vers la fin de 1872. La première scène se passe au mess des officiers d'Infanterie de Marine où se présentent quelques-uns des principaux acteurs. — Le territoire français encore occupé par l'armée allemande va être libéré au prix de 5 milliards et la joie reparait dans les esprits. — Un jeune officier né dans le pays basque, Maurice Vallas, au sortir du mess, se rend chez ses camarades Giliani et Lionnet et leur raconte la prédiction que lui fit, à seize ans, une gitane espagnole lui dévoilant ainsi qu'à son cousin Gaston Bornave que chacun d'eux prendra une route différente de celle qu'il a suivie. Vallas qui est au séminaire se fera soldat, sera blessé, portera l'épaulette ; Bornave qui se prépare à Saint-Cyr sera contraint d'endosser la soutane. — Prédiction réalisée. Vallas après la guerre va servir comme officier à la Réunion où il s'éprend d'une jolie créole et oublie celle qu'il a laissée au pays basque, Rose Béraben. — Lettre de l'abbé Bornave prêtre à Ciboure la rappelant à son souvenir. Il lui parle de l'abbé Marchal spirite, ami d'Allan Kardec, et auteur de L'Esprit consolateur dont il a conquis l'amitié et qui l'a initié à la nouvelle doctrine. Poussé par son goût pour l'armée et les voyages l'abbé Bornave, réconforté par l'abbé Marchal ne quittera point le sacerdoce, mais partira pour les missions étrangères. — Entrevue de Gaston Bornave, et de Mgr l'évêque de Bayonne. — Lettre du Lieutenant Vallas à son cousin lui avouant son amour pour M^{lle} Éva S., créole et le suppliant de consoler Rosette. Rencontre de celle-ci avec l'abbé Bornave son ami d'enfance. Touchante confession. »

XI

Vers le soir d'un jour brûlant, à l'heure où le soleil descend vers les flots bleus de l'Océan Indien dans lesquels il disparaîtra à l'horizon doré, une jeune fille gracieuse, suivie d'une jolie servante malabare attachée à sa personne, traverse la ville de Saint-Denis. Toutes deux s'engagent dans la rue de Paris, voie droite et large qui part de la place du gouvernement, non loin de la rade et monte au jardin public que, par une vieille habitude, les habitants du chef-lieu ont, sans raison, continué à dénommer « jardin du Roi ».

M^{lle} Eva S., c'est elle, et sa suivante Taillé, ont donné un regard à la statue de Mahé de la Bourdonnais, génie puissant, père de la colonie (1734-1752). Des deux côtés de la rue de Paris, de beaux monuments s'élèvent, séparés par de nombreuses villas situées au milieu de jardins bien soignés d'où s'échappent des parfums discrets, et qui alignent leurs grilles ou leurs murs bas couverts de vases fleuris. Des palmiers empanachés de leur large feuillage vert, de beaux arbres aux essences rares enguirlandés de lianes aux fleurs éclatantes et des charmilles odorantes répandent partout l'ombrage et la fraîcheur.

Les deux jeunes filles dépassent la petite cathédrale, laissent derrière elles le vaste hôpital, le commissariat de la marine, l'élégant hôtel de ville, et toutes les blanches demeures qui mêlent des deux côtés de cette belle avenue tous les goûts et tous les styles avec un caprice rempli de charme : Ici, c'est une maison italienne avec ses colonnes blanches surmontées de corbeilles fleuries ; là, c'est une sorte de pagode chinoise avec ses clochetons et ses sonnettes ; plus loin, des balcons remplis de verdure et dans toutes ces architectures se retrouve comme caractère commun la délicieuse et fraîche véranda, cet asile du paresseux *farniente* tout aussi créole qu'italien.

Arrivées à la place ombreuse qui précède le jardin, nos promeneuses s'arrêtent un instant près de la fontaine qu'abrite un vieil arbre des banians qui porte au loin ses rameaux d'où retombent vers le sol des branches qui formeraient de nouvelles racines si l'on n'avait la précaution de les élaguer de temps en temps car ce beau multipliant aurait, sans cette précaution, couvert, depuis de longues années, la place entière de sa voûte impénétrable.

Elles traversent le beau jardin où les palmiers, les bambous, les arbres des voyageurs, et les verts bananiers couverts de beaux régimes de fruits procurent en tout temps une ombre rafraîchissante ; elles passent près du coquet musée où s'étaient de belles collections d'oiseaux, de papillons, de mammifères et de poissons, réunies là, rangées, classées, étiquetées avec un soin minutieux par M. Lantz, le vieil ami des officiers de la garnison, conservateur jaloux de ces richesses amassées en partie par lui, depuis vingt-cinq ans, à Madagascar, à Maurice et à la Réunion.

Sortant du jardin par une porte basse les deux jeunes filles vont toujours par de longues rues ombrées comme les allées d'un parc et parviennent enfin, après avoir contourné le Chemin des Lilas, à une maison blanche de modeste apparence située au pied de la colline du Brulé, et cachée dans un bosquet de verdure. Des oiseaux aux mille couleurs, des colibris, des serins, des coutis, des bouvreuils de l'Inde, gazouillent, chantent et sifflent dans les filaos, les bois noirs, les flamboyants se réunissant à la fin du jour pour adresser leur concert au Créateur.

En atteignant la maisonnette, but de leur promenade, M^{lle} Eva et Taillé sa brune soubrette indienne s'arrêtèrent un instant pour prêter l'oreille à une suave mélodie qui s'en échappe mêlée au doux accompagnement de la guitare. Une voix pure disait un couplet créole sur un rythme simple et lent :

Parfum des lianes,
Senteurs des savanes
Insectes de feu qui sillonnent l'air,

Dans cette nuit pure
O calme nature
Qu'argente la lune au rayon si clair
A travers les voiles
Et jusqu'aux étoiles
Monte vers les cieux, soupir de mon cœur !
Rêve de bonheur.

Ce vieux chant sans grande poésie dit à deux voix a toujours été agréable à entendre à cause de la charmante mélodie qui l'enveloppe.

— « Bravo ! Violette, s'écria Éva en courant embrasser une jolie fille de son âge qui, à la fois, confuse et heureuse de cette visite inattendue, déposa sur un sofa l'instrument qui, sous ses doigts, doublait le charme de sa voix douce.

— « Éva ! c'est toi ? comme il y a longtemps que tu n'es venue voir ta pauvre amie ! Tu sais que je vais rarement à la ville ; je travaille tout le jour et le soir venu, après une promenade aux Lilas, je rentre et chante un peu pour me délasser et payer ma vieille Zézette, qui aime la voix de sa maîtresse, de tous les soins dont elle m'entoure. Toi, au contraire, tu vis dans le monde, et le bruit de tes succès vole jusqu'à mon nid. On te donne bien des adorateurs ; dis-moi le nom de celui dont tu dois faire le bonheur. On m'a parlé d'un beau lieutenant venu tout exprès de France pour cueillir la palme, est-ce vrai, Éveline ? »

— Non, Violette, je ne songe pas à me marier encore ; tous mes aimables danseurs sont amoureux et ne se font pas prier pour le dire à moi et à mes amies, mais le mariage les effraye... et puis, je suis heureuse, rien ne presse.

Violette avait vingt ans, elle était aussi brune qu'Éva était blonde, gracieuse et vive. Il y avait cinq ans que, dans un cyclone, son père, capitaine au long cours, revenant de l'Inde sur son navire, s'était perdu corps et biens sur la côte de Madagascar et sa mère avait succombé l'année suivante minée par la douleur et les fièvres, laissant la pauvre Violette orpheline et seule au monde loin de la France. Une parente la rappelait en Bretagne où sa mère avait encore quelque famille, mais la jeune fille ne pouvait se faire à l'idée de quitter la Réunion où elle était née et avait des amies et où la modeste pension que lui avait faite la Colonie à la mort de son père jointe à quelques économies du vieux marin et qu'augmentait encore son talent de brodeuse, lui assurait une existence calme et exempte de soucis. La maisonnette avec le petit jardin qui l'entourait lui avait été laissée par sa mère et elle y vivait heureuse avec sa bonne Cafrine Zézette.

Élevée au pensionnat du Sacré-Cœur avec la plupart des jeunes filles de bonnes familles de Saint-Denis et des quartiers de l'île, Violette avait con-

servé d'excellentes relations avec plusieurs de ses compagnes, surtout avec la fille de l'Ingénieur colonial qui l'aimait sincèrement et venait avec plaisir la voir et causer avec elle. Violette était d'une nature tendre, mais son cœur était resté pur et sa vie s'écoulait comme celle d'une blanche colombe seule en son nid.

— « Que tu es heureuse, lui dit Èva un peu soucieuse, d'être libre de cœur, si tu savais comme il est difficile de vivre au milieu de ces jeunes hommes qui nous flattent et que tour à tour nous croyons aimer. Les plus assidus de mes courtisans sont Edgar de V... mon ami d'enfance, avocat au barreau de Saint-Denis, et le jeune lieutenant Maurice Vallas dont le nom est venu jusqu'à toi. »

« Si j'interroge bien ma tête c'est pour le vieil ami et le compatriote qu'elle plaide, mais quand j'écoute mon cœur et mes sentiments, je sens bien que c'est vers le bel officier que volent mes désirs. Je ne crois pas que je souffrirais de l'indifférence du premier, tandis que, j'ose te l'avouer, j'éprouve déjà de la jalousie lorsque je vois M. Vallas danser avec une autre que moi... Est-ce que c'est de l'amour ? dis, ma chérie ?

— « Folle ! comment te répondre ? Est-ce que je sais, moi. Il me semble qu'à ta place je saurais discerner l'affection la plus sincère et quel est, de ces deux amis, celui qui a droit à ma préférence. »

— « Ni l'un ni l'autre n'ont encore demandé ma main, mais je sens bien que je ne pardonnerais pas à l'un deux s'il pouvait aimer une autre que moi. Que dois-tu penser de ma franchise ? »

En cet instant de l'entretien Z'ette apporta un plateau de boissons rafraîchissantes.

— « Et ta fille, ma bonne Z'ette, lui demanda Èva, quand reviendra-t-elle de l'île Maurice ? Ce doit être une belle fille aujourd'hui. Quand elle sera de retour tu me l'enverras, j'aurai bien des choses à lui dire, bien des questions à lui faire... »

La nuit était venue. Violette mit une mantille et accompagna son amie et Taillé jusqu'au bout du chemin des Lilas où les deux amies s'embrassèrent en se disant au revoir ! et la vieille Z'ette les conduisit jusqu'à l'entrée de la ville.

— « Adieu, Z'ette, lui dit Èva, et merci ; n'oublie pas ma commission à Finette, à ta fille quand elle débarquera, tu sais que je crois à ce qu'elle voit et à ce qu'elle dit. »

— « Oui, maîtresse, comptez sur moi, et bonsoir. »

XII

Revenons encore une fois en France, au pays basque où nous retrouvons quelques amis. Mgr l'évêque de Bayonne avait fait mander l'abbé Bornave et l'avait reçu cette fois en lui ouvrant les bras. « Le sort en est jeté, mon cher enfant, lui avait-il dit, le ciel a écouté votre prière et malgré la peine que j'en éprouve, je vous annonce que vous allez quitter votre famille, vos amis, votre cher pays. Une aumônerie n'a pu vous être accordée, malgré ma recommandation. J'ai transmis votre autre demande aux Missions Étrangères et j'éprouve une douleur réelle à vous annoncer que vous êtes appelé à vous rendre aux îles Sandwich pour porter la foi chrétienne parmi les peuplades sauvages de ces insulaires océaniens. J'ai toujours réclamé pour vous la faveur d'être attaché au clergé colonial de la Nouvelle-Calédonie où le navire qui vous emporte avec trois autres jeunes missionnaires doit toucher, après avoir fait escale au Cap de Bonne-Espérance. Vous avez quinze jours pour vous préparer à cette longue traversée et c'est à Bordeaux que vous devez aller rejoindre le trois-mâts *Paul-et-Virginie* sur lequel vous devez vous embarquer.

« Je connais trop votre cœur, mon cher Gaston, pour ne pas savoir que vous saurez répandre autour de vous des consolations filiales et fraternelles avant de quitter le coin de la terre qui vous a vu naître et que vous ne reverrez peut-être jamais. Adieu mon enfant, recevez ma bénédiction et laissez-moi vous embrasser comme un père en vous souhaitant de traverser avec courage et piété cette vallée de douleurs ; Dieu vous y aidera. »

Gaston Bornave ne put retenir ses larmes en quittant ce saint prêtre qui après son départ s'agenouilla pour demander avec ferveur aux anges du ciel d'accompagner cette jeune et belle âme prête pour le sacrifice.

Le lendemain l'abbé Bornave, de retour de Bayonne, voulut, avant de se rendre dans son village où il comptait passer ses derniers jours au milieu des siens, revoir son ami l'abbé Marchal qui l'attendait à Saint-Jean-de-Luz.

— Eh bien, mon enfant, quelles nouvelles rapportez-vous de l'Évêché ?

— Tristes, mon cher ami, puisque je viens vous dire adieu, mais conformes à mes désirs : dans quinze jours je m'embarque pour l'Océanie. Je trouverai à Bordeaux les avis des Missions Étrangères et mon ordre d'embarquement comme missionnaire des îles Sandwich.

— Je m'y attendais, mon cher Bornave, c'est la conséquence naturelle des volontés paternelles. Ne songeant point à servir Dieu, votre cœur qui ne s'était pas préparé à un tel sacrifice vous ordonne de quitter les lieux témoins de vos affections. Je connais les sentiments humains, Gaston, et je vous approuve. Cette vie d'épreuve est courte, une autre plus heureuse vous

récompensera des sacrifices de celle-ci et vous élèvera pour vous rapprocher de Dieu. Accomplissez votre destinée.

Et c'est tout ce que vous a dit Monseigneur, mon cher Gaston ?

— Oui, mon ami. Vous me semblez triste et préoccupé ?

— Triste, je le suis... de vous perdre après vous avoir assez connu pour vous regretter, Gaston. Préoccupé, j'ai peut-être le droit de l'être, mais Celui qui lit dans notre âme sait que je suis sans crainte, car il ne peut m'abandonner ainsi que l'ont fait des hommes plus ignorants que méchants. Et si je suis surpris que Mgr de Bayonne ne vous ait pas parlé du coup qui me frappe c'est que c'est lui qui l'a provoqué. Je suis interdit, Gaston, sur la demande de cet ancien condisciple, par Mgr l'archevêque d'Auch qui doit en référer au Saint-Père. Ne pâlissez point en me regardant, mon jeune ami, rien n'est changé en moi, car l'interdit n'est plus, comme au moyen âge, un objet d'opprobre et d'ignominie. Je ne suis point excommunié ; mais pour un temps que déterminera l'autorité supérieure, je ne puis dire la messe sans une autorisation spéciale que je ne demanderai jamais. Je puis confesser, donner l'absolution et même l'extrême-onction à un moribond.

Ma faute ? me demandez-vous, je vous l'ai dite, je suis spirite ; j'ai fait plus que le dire, je l'ai écrit, et mon *Esprit consolateur* que j'écrirais encore, dût-il me faire excommunier, me vengera dans l'avenir des ignorants et des sots à qui je pardonne. Il viendra un temps, mon cher Bornave, où, le spiritisme devenant une science, il n'y aura plus de honte à l'étudier et à la pratiquer et où l'on dira : je suis spirite, aussi franchement que : je suis chimiste, je suis musicien. Enfin les prêtres dont l'esprit va s'élargissant et se libérant des règles autoritaires d'un passé qui s'éteint, comprendront que la doctrine remise en vigueur par Allan Kardec dont on ne fera pas un dieu et qui ne songe pas plus à créer une religion ni une Église, que Jésus lui-même, n'est autre que la réédition de tout ce qu'a dit et qu'a fait le Galiléen. S'il avait écrit, l'Église Catholique n'eût jamais existé et toutes les inventions ecclésiastiques successives (1) mises en application par les conciles, les évêques et les papes n'eussent jamais reçu de sanction.

1. Voici, relativement au culte catholique, quelques dates intéressantes à méditer :

L'introduction de l'eau bénite ne date que de l'an 120 après J.-C.

La pénitence ne fut inventée et prescrite qu'en 157.

Les premiers moines furent autorisés en 348. La messe latine en 391. Le purgatoire fut imaginé en 593.

L'invocation de Marie et la création des Saints en 715. Le pape eut l'idée saugrenue de se faire baisser les pieds en 809.

La canonisation des Saints et la béatification des bienheureux sont de 993. Les cloches datent de l'an mil. Le célibat des prêtres fut décrété en 1015. L'invention merveilleuse et lucrative des Indulgences est de 1119. Les dispenses productives datent de 1200. L'élé-

S'il est vrai qu'un esprit vaste comme celui que nous peignent les Évangiles ait dit à ses disciples : « Allez prêcher ma doctrine qui est la parole de Dieu », il est au moins surprenant qu'il les ait choisis parmi des gens si bas et si ignorants que ses douze apôtres.

Il est bien difficile à deux lettrés d'expliquer clairement une pensée philosophique dès qu'ils se sont séparés ; c'est ce qui me fait dire que ces douze hommes du peuple, ignorants et illettrés, à qui le Christ ne parlait que par paraboles, qui ne s'exprimaient qu'en termes ambigus remplis d'obscurité, et d'allégories qui voilaient la vérité, qui leur répétait souvent : « J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais vous ne les comprendriez point », fussent capables, après s'être dispersés, de se souvenir de ses paroles, de comprendre son langage élevé et subtil et de répéter sa morale sublime venue jusqu'à nous.

Cherchez dans tous les livres écrits après la mort du Christ, et il y en eut plus de trente dont quatre ont émergé — et montrez une seule parole dictant une religion, ordonnant la constitution d'une Église avec un clergé innombrable, des évêques, des archevêques des cardinaux et un pape. Souvenez-vous de ce que Jésus disait des Pharisiens.

Pour pratiquer ces doux préceptes : « Aimez-vous les uns les autres. Par donnez les injures reçues. Rendez le bien pour le mal. Adorez Dieu chaque jour et en tout lieu. » Était-il bien nécessaire d'élever des cathédrales pour adorer l'Éternel, pour glorifier Jésus et sa mère immaculée — et de placer des bûchers devant le parvis pour brûler ceux qui se seraient contentés d'adorer Dieu dans les champs.

Peut-être allez-vous, en me quittant, penser, mon bien cher enfant, que l'interdit qui me frappe dicte ces paroles amères ; non mon ami, mais il est des choses qu'on nous cache au séminaire et qu'il faut connaître pour juger cette Église dans laquelle, vous et moi, sommes entrés contre notre volonté par une fausse idée qui s'appelle piété filiale, Église que nous n'abandonnerons point quoi qu'il arrive, car nous suivrons le chemin du devoir, mais dont nous sentons la faiblesse.

Pensant librement, je vous dis que l'Église est blessée et se meurt frappée par elle-même. Les dogmes tomberont comme des fruits gâtés, les sacre-

vation de l'hostie de 1200. La criminelle et sanglante Inquisition de 1204. La confession orale qui augmenta la puissance du clergé ne date que de 1515. La néfaste institution de l'ordre des Jésuites par Ignace de Loyola fut approuvée en 1540 par une bulle du pape Paul III. Après avoir pris le temps de la réflexion le Sacré Collège des Cardinaux déclara, preuves à l'appui en 1860, que Marie, mère du fils de Dieu, fut immaculée en la conception de Jésus. Enfin, comme couronnement de l'œuvre ecclésiastique, le Pape fit déclarer son infailibilité en 1870. Avec ces notes signées Victor Poussin et que l'auteur des pages retrouvées a prises dans un cahier manuscrit de M. Gaëtan Leymarie, le lecteur a le devoir de se demander si rien de tout cela peut se rattacher à la pure philosophie enseignée par le Christ.

ments disparaîtront devant l'indifférence des chrétiens, et le jour où les preuves de l'immortalité de l'âme par la réincarnation seront données à tous, la croyance spirite remplacera toutes les vieilles religions.

Mais j'oublie, mon cher enfant, que vos instants sont comptés et que vous avez à retourner vers ceux à qui vous devez consacrer vos derniers jours en France. Pensez parfois à l'abbé Marchal qui vous suivra par le cœur en votre long voyage sur mer et sera souvent près de vous en cette terre lointaine où Dieu veillera sur vous.

— Et vous, mon vieil ami, qu'allez-vous devenir, et que comptez-vous faire ? demanda Bornave à l'abbé Marchal.

— Soyez sans crainte, mon cher enfant, je m'en remets à la Providence. Je vais me rendre à Paris où j'attendrai mon ami, ce riche Américain, M. Hogson, dont je vous ai parlé et à qui je sers de secrétaire et de compagnon de voyage. C'est lui qui, de ses dollars, a permis la publication de mes premiers livres. Je ne lui demande rien et je suis reconnaissant au Ciel de l'avoir placé sur mon chemin. Comme il est très souffrant je puis avoir le malheur de le perdre, alors j'offrirai mes privations à Dieu, me souvenant que les douleurs supportées avec résignation sur cette terre nous préparent des joies dans l'Au-delà ; je travaillerai à l'épuration de mon âme et, si l'abandon de ceux qui me rejettent hors de l'Église peut me causer des souffrances, je les bénirai.

Adieu Gaston, séparons-nous avec courage et de même que je sais que vous ne quitterez point le sentier de la vertu, dites-vous que l'abbé Marchal restera attaché à Dieu, à son devoir et à la doctrine spirite, et si cette étreinte est la dernière qui unisse nos cœurs sur cette terre, je vous dis : au revoir dans l'autre vie.

XIII

L'abbé Bornave, après avoir fait une dernière visite au curé de Ciboure, l'abbé Etcheverry, qui le reçut assez froidement lui faisant le reproche de quitter sa famille et son pays pour courir le monde comme son cousin Vallas, partit le lendemain pour gagner en voiture Larruns et les Eaux chaudes et prenait à pied la route de son cher village où son frère Jean, averti de son arrivée, était venu au-devant de lui. « Notre père, lui dit-il, n'a pas caché à notre vieille mère que tu as été appelé à Bayonne, et les pleurs de celle-ci lui disent que tu viens nous dire adieu. Où vas-tu ? »

— Je pars en Océanie, Jean ; j'obéis à ma destinée que la volonté de notre père n'a point complètement entravée. Si j'étais sorti de l'École militaire j'aurais voulu servir la France aux Colonies ; tu vois que cela devait être, mon bon Jean ; là-bas je servirai Dieu et si je puis rester en Nouvelle-Calédonie, je servirai la France en la faisant aimer aux sauvages canaques.

— Dis-moi, Gaston, as-tu parlé à Rose Beraben lors de ta dernière visite ? Elle ne m'évite pas, mais reste froide à mes témoignages d'affection ; se peut-il qu'elle demeure fidèle à Maurice qui ne reviendra plus peut-être et qui, tu le lui as dit, aime là-bas une jeune fille de son île.

— Oui, frère, j'ai plaidé ta cause et Rose comprend que tu l'aimes, mais elle espère encore au retour de notre cousin. Sois charitable, patiente quelques mois et tu auras la récompense de ta générosité. » En arrivant au village les deux frères se rendirent chez leurs parents à qui l'abbé Bornave fit connaître le résultat de sa visite à l'Évêque de Bayonne et annonça son départ prochain. La nouvelle, quoique prévue, fut stoïquement accueillie par M. Bornave et par la vieille mère, comme elle devait l'être, avec des sanglots. Mais les jours passèrent et les paroles tendres de Gaston, qui assura à ses parents qu'il reviendrait après cinq ans, finirent par faire accepter son départ.

Dans une visite à la famille Vallas, il eut le plaisir de lire une longue lettre du jeune Lieutenant qui parlait de sa vie lointaine, de ses amis, de ses relations dans le monde sans faire d'allusion à son mariage, mais il ne parlait plus de M^{lle} Beraben.

Un matin, Gaston rencontra celle-ci qui s'arrêta pour serrer la main de son ami d'enfance et le pria de venir dans la soirée faire une visite à son père.

Comme il arrivait chez le D^r Beraben, il le vit sortir pour suivre un paysan qui venait le chercher de la part d'un malade. « Entrez, Gaston, Rose vous attend, je vais au bout du village et je reviens. »

L'abbé Bornave trouva donc M^{lle} Beraben seule. « Bonjour Rose, lui dit-il, êtes-vous sage et avez-vous suivi les conseils que je vous donnai il y a quelques mois ?

— Oui, monsieur l'abbé, oui, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, mais un autre que vous m'a dicté une conduite différente, c'est mon confesseur, l'abbé Herrigoyen, dit Rose en pâlisant et en baissant les yeux.

— Et que vous a donc ordonné le directeur de votre conscience, ma pauvre Rosette ?

— Dois-je vous le dire, Gaston, reprit la jeune fille, oubliant le prêtre pour se rappeler l'ami d'enfance.

— Oui, chère amie, dites-moi tout et comptez sur mon affection pour approuver ou blâmer, s'il y a lieu, ce qu'a pu vous dire le rigide abbé Herrigoyen.

— Eh bien ! il m'a dit que c'est Dieu qui me punit en plaçant dans mon cœur un sentiment coupable pour un homme misérable qui a osé abandonner le service de l'Église auquel il avait été réservé par le ciel. Il faut, m'a-t-il dit, arracher son souvenir de votre mémoire et, pour réparer sa faute, vous devez vous consacrer à Dieu si vous ne voulez pas attirer sur vous et sur votre famille la juste colère divine.

— J'étais certain de ce que vous alliez me dire. Et vous avez ajouté foi à ces paroles, ma petite Rosette ? Pouvez-vous admettre que Dieu, infiniment bon, puisse souffler un pareil conseil à celui qui croit vous parler en son nom. Cela n'est pas vrai, ma chère amie. Il ne vous appartient pas de juger les événements. Si Maurice a lu dans sa conscience qu'il servirait Dieu sans avoir la foi, il a bien agi en servant la patrie. En s'éloignant de son pays, il ne vous a rien juré, Rose ; vous-même ne lui avez pas promis de l'attendre, et si la femme qu'il a rencontrée là-bas a été placée sur son chemin pour être la compagne de sa vie, inclinez-vous et oubliez. Je vous ai parlé de mon frère Jean et je dois encore être l'interprète de ses sentiments tendres et loyaux à votre égard. Ne refusez pas de faire son bonheur, vous êtes dignes l'un de l'autre. Mettez-vous d'accord avec votre cœur en attendant une réponse franche que j'ai demandée à mon cousin, et alors songez à celui qui vous donnera le bonheur sans quitter votre lieu de naissance. Enfin, malgré tout le respect que je dois à l'abbé Herrigoyen, promettez-moi de ne plus vous confesser avant d'avoir songé à la décision que vous devrez prendre après avoir lu la lettre de Maurice.

Vous n'êtes pas plus faite pour la vie monastique que la plupart des pauvres filles qui croient de leur devoir de se consacrer à Dieu, au Christ ou à Notre-Dame. Vous aurez des devoirs aussi sacrés, Rose, à créer une famille, à élever les enfants que la Providence vous enverra et à partager avec votre époux les joies et les peines semées le long de la route.

— Oh ! Gaston, mon ami, combien vous me réconfortez, dit Rose, sur les lèvres de qui ce tableau de bonheur avait fait éclore un sourire angélique ; je vous promets de suivre vos conseils.

— Je ne vous dis pas adieu, Rose, avant mon départ je reviendrai vous serrer la main.

— Alors, à bientôt, cher ami, je n'ose vous parler de votre départ, de votre long voyage, des dangers que vous allez courir, de votre absence dont vous ne connaissez pas le terme ; je sens combien tout cela ferait naître de tristesse au moment où il vous faut tant de courage, mais soyez persuadé, Gaston, que tous les jours je prierai pour vous.

— Rose, je ne vous demande qu'une toute petite prière, la voici : « Seigneur placez près de mon ami un bon ange gardien qui le conduise et le conseille. »

Sur la place, l'abbé Bornave vit revenir le Dr Beraben, excellent homme qui n'avait qu'une affection au monde, celle de sa fille, de sa Rose bien-aimée. — Mon cher docteur, lui dit-il, soignez bien l'objet de votre bonheur, et faites attention à la fièvre mystique, car elle est contagieuse. — Que me dites-vous là, mon cher abbé... Rose vous a-t-elle parlé de se faire religieuse ? Le village n'a que trop donné de ses filles aux Sœurs de charité ? — Serez-vous heureux, docteur, de revivre dans vos petits-enfants ? — Cher Gaston, c'est là tout ce que je demande au Ciel.

— Alors, lui dit tout bas le jeune prêtre en lui serrant la main : Défiez-vous du confessionnal.

Le soir de ce jour, par un temps serein, l'abbé Bornave seul avec ses pensées gravissait doucement la belle route qui longe le torrent d'Ossau et mène à travers la forêt de Gabas à la frontière d'Espagne. En arrivant au plateau d'où l'on admire une partie de la chaîne sourcilleuse des Pyrénées au milieu de laquelle se dresse le pic du Midi d'Ossau, il s'assit sur le banc placé là pour le repos des voyageurs. Il y était depuis une demi-heure, songeant à l'avenir dans lequel il allait se plonger, sans s'apercevoir que la nuit était venue. Un groupe d'Espagnols entrant en France s'arrêta pour jeter un regard vers l'Espagne. Une femme s'en détachant, approcha de Bornave qui ne semblait pas la voir : — Bonsoir, Padre, lui dit-elle, donne-nous ta bénédiction pour que Dieu nous ramène bientôt là-bas.

— Dieu accompagne toujours ceux qui vont droit, lui répondit le prêtre, citant un dicton espagnol.

En entendant cette voix la femme, grande et brune, se rapprocha davantage de son interlocuteur et le dévisageant : — La gitane avait-elle dit vrai ? señor Padre ? — Qui êtes vous ? — Et votre ami Mauricio, señor Gaston, est-il soldat ? Ma mémoire est bien fidèle et c'est moi, qui, il y a huit ans, venant d'Espagne, vous rencontrai tous les deux sur cette même route et vous prédis que vous seriez le contraire de ce que vous pensiez devenir. C'est vous qui êtes prêtre, c'est votre ami qui est soldat.

— Oui femme, vous avez dit vrai, c'est bien moi qui porte la soutane, c'est Maurice qui a conquis l'épaulette, et j'avoue que j'eus foi en votre prédiction. Et si, moi prêtre, je vous demandais sans peur si vous pouvez encore voir devant moi, le pourriez-vous ?

— Oui Padre, la science égyptienne est venue jusqu'aux Maures, donnez-moi votre main. Danielo, cria-t-elle à un de ses compagnons, viens m'éclairer. Danielo tira de sa besace une petite lanterne et un bout de bougie et un instant après la bohémienne tenant la main que lui présenta sans trembler Gaston Bornave, lui dit : « Ne t'ai-je pas annoncé que nous nous reverrions ? Oui, je m'en souviens. Eh bien ! rien n'est changé sur la palme de ta main. Tu es arrivé au jour où va se réaliser le voyage dont j'ai dû te parler. La mer ! mer calme, mer mauvaise, je te vois dans les flots, naufrage... Ile lointaine... une femme, du sang. Mais Padre, je t'ai dit tout cela. Si tu as cru, pourquoi redemander de nouveau ? »

— Est-ce tout, femme ? ajouta l'abbé avec calme.

— Je n'ose dire le reste, on se trompe souvent.

— Adios, padre, buenos viaje, ne olvidade Sarah la gitana !

— (Adieu, Père, bon voyage, n'oubliez pas Sarah la bohémienne).

LÉOPOLD DAUVIL.

ENTRE CROYANTS ET PROFANES

Il y avait à cette réunion quelques spirites comme mêlés à un groupe de profanes de couleurs diverses.

Les conversations allaient leur train. D'abord on parla de la conférence d'Algésiras et des prévisions belliqueuses plus ou moins fondées auxquelles elle avait donné lieu; on aborda la Séparation des Églises et de l'État et les inventaires, la guerre de la Russie et du Japon, suivie en Russie de l'horrible guerre civile et de la révolution; puis, on passa en revue les dernières conquêtes de la science.

J'écoutais attentivement et suivais avec un vif intérêt le jeu serré des causeurs. Les questions étaient tournées et retournées en tous sens, et chacun apportait au débat sa part d'observations, de remarques ou de réflexions, et ses conclusions politiques, sociales ou philosophiques.

Quelqu'un se met à dire: — A tous ces événements, tous ces faits nouveaux, toutes ces questions qui s'agitent, ces problèmes qui se dressent, donnons-nous bien la signification ou la solution qui convient? Les apprécions-nous bien à leur juste valeur? Dans la recherche de leurs origines ou de leurs causes ne faisons-nous pas une trop grande part à l'intervention du hasard? Le hasard? un mot creux et surtout très commode pour ceux qui sont à court de bonnes raisons en ce qu'il dispense de toute recherche et de toute explication.

— Pardon, dit un autre, nous n'avons pas encore parlé du fantôme de la villa Carmen, photographié par le savant professeur Richet. C'est là, ce me semble, un fait qui vaut bien qu'on s'y arrête. Cet être énigmatique qui avait tous les caractères d'un être humain, mais qui cependant a été loin d'apparaître et de se comporter comme tel, qu'était-ce réellement? Peut-être un dédoublement du Dr Richet lui-même ou d'une des personnes qui se trouvaient avec lui? Qu'en dites-vous, Messieurs les Spirites? Certainement vous allez mettre en avant les habitants de l'Au-delà, ceux que vous appelez les « Esprits »? Mais qu'est-ce que cette apparition a de commun avec les événements politiques et les faits scientifiques du jour? S'il y a, comme vous le prétendez, des esprits qui peuvent se matérialiser, c'est-à-dire revêtir momentanément une forme humaine et se communiquer à nous, pourquoi ne voyons-nous pas apparaître plutôt, par exemple, l'esprit d'un ancien diplomate, avec lequel nous essayerions de débrouiller les dessus et les dessous de la conférence d'Algésiras; l'esprit d'un pape ou d'un évêque, ou d'un Napoléon, qui nous donnerait quelques conseils pour l'application de la loi de Séparation; et l'esprit d'un Robespierre ou d'un Danton qui nous révélerait les causes et les conséquences de la révolution russe?

Pourquoi, d'ailleurs, sommes-nous ici nous-mêmes à discuter toutes ces questions? Les événements et les faits de demain ne remplaceront-ils pas ceux d'aujourd'hui, comme nous-mêmes nous serons remplacés par une autre génération? Il me semble qu'il existe comme un courant mystérieux des événements et des choses, dont nous subissons malgré nous l'entraînement, sans pouvoir le comprendre ni l'arrêter.

— Puisque vous faites appel aux spirites, répliqua une voix à l'accent chaud et sympathique, permettez-nous de prendre la parole. Je suis spirite, ce qui ne veut pas dire que je m'occupe exclusivement de faire tourner les tables, ni que je suis un sectaire quelconque, enregimenté dans une doctrine immuable autant que fermée. Non. Je suis spirite, parce que, tout simplement, je crois à l'existence de l'esprit, des esprits, exactement comme je crois à la vôtre et à la mienne. Oui, Messieurs, nous sommes des esprits, des esprits captifs dans un corps de chair, et j'ajouterai que nous ne sommes pas moins dignes d'attention et d'étude, nous, esprits visibles, que les esprits à qui seuls nous donnons ce nom et qui sont invisibles. Songez donc que les uns et les autres sont les mêmes hommes qui passent alternativement de l'état visible à l'état invisible et de l'état invisible à l'état visible. Ces deux mondes vivent, si je puis m'exprimer ainsi, côte à côte, mais les idées, les besoins et le mode d'existence comme le milieu étant complètement différents, il n'est pas étonnant que les communications entre eux ne soient pas courantes, ni conformes à ce que nous souhaiterions qu'elles fussent. Les événements qui se passent sur notre globe peuvent passionner certains esprits qui y ont vécu, mais assurément pas dans la même mesure que nous ; et il est naturel que les questions morales aient plus d'intérêt pour eux que toutes nos questions d'ordre matériel. La conférence d'Algésiras agite, sans aucun doute, les esprits tant belliqueux que pacifistes d'ici-bas et de l'Au-delà. Plus d'un évêque et d'un curé, — de l'autre côté de ce monde où la religion ne leur apparaît plus sous le même jour, — ont travaillé à la séparation des Églises et de l'État. Qui sait aussi si quelques hérétiques, jadis brûlés par les orthodoxes, ne viennent pas attiser le feu qui couve dans les sacristies autour des inventaires?

A propos de la révolution russe, vous vous demandez avec effroi la cause des désastres et des calamités qui s'abattent sur tout un grand peuple ; pourquoi ces tueries épouvantables sur les champs de bataille ; pourquoi, après la paix, ces massacres odieux d'étudiants, d'intellectuels, de Juifs, d'Arméniens et de Tartares ; pourquoi tant de sang versé, tant de morts violentes d'êtres qui avaient autant de droit à la vie que leurs bourreaux? — Rassurez-vous. Chacune des âmes, qui sont tombées dans la nuit, couchées par la tempête, se relèvera dans l'aurore. Nul n'est injustement frappé ; nul n'est abandonné sans guide et sans protection ; nul n'est damné. Sur chacun veille

un ange aux blanches ailes qui pleure en se détournant aux cris de haine, et qui sourit joyeux aux élans de dévouement et d'amour. Il se passe en Russie ce qui s'est passé chez nous, ce qui se passe, s'est passé ou se passera chez tous les peuples : les esprits incarnés et désincarnés travaillent inconsciemment à leur avancement et préparent des révolutions qui sont simplement des périodes plus accentuées de leur immortelle évolution. Tous sont à leur place. Les opprimés ont jadis été des oppresseurs qui payent aujourd'hui leurs dettes ; les oppresseurs à leur tour deviendront les opprimés jusqu'à ce qu'il se fasse jour dans leur cœur, c'est-à-dire qu'ils comprennent la loi de solidarité. L'épreuve et la souffrance sont les conditions du progrès, comme le traitement énergique d'une grave maladie est la condition de la santé.

Que sommes-nous, nous, les observateurs de tous ces événements?

— Nous sommes non pas d'inutiles privilégiés, mais les spectateurs de notre propre histoire, différente, sans doute, dans les détails, mais identique dans la marche ; et c'est parce que nous avons passé par les mêmes troubles et les mêmes bouleversements que nous pourrons, avec quelque raison, crier à ceux qui souffrent comme à ceux qui tombent pour la justice et la liberté : Espoir et courage ! vous triompherez ! parce que nous savons que ce n'est pas la chair destructible et mortelle qui a besoin de la justice et de la liberté, c'est l'intelligence, c'est l'esprit, c'est l'âme indestructible et immortelle.

Vous demandez quel rapport peut avoir avec les événements du jour l'apparition du fantôme de la villa Carmen ? Pour vous qui comptez surtout les victimes qui meurent, n'est-ce pas une preuve tangible de l'immortalité ? Vous émettez l'hypothèse du dédoublement d'un expérimentateur. C'est donc alors que vous croyez que nous pouvons nous dédoubler et apparaître sous une forme tout à fait différente de celle qu'on nous connaît ? C'est déjà passablement spirite. Mais pourquoi compliquer le problème plutôt que d'admettre simplement le fait tel qu'il se présente, c'est-à-dire la matérialisation d'un esprit. Si l'esprit d'un mort se matérialise c'est donc qu'il existe. Si un esprit existe, tous les esprits existent. Il n'y a pas à sortir de là. En vérité, nous sommes des aveugles et des sourds. Tout dans la nature nous montre et nous crie l'immortalité. Nous admettons sans peine que les végétaux, les animaux et les hommes puissent se reproduire sans fin d'une façon visible et tangible ; et nous n'hésitons pas à croire à la fin, à la destruction sans retour, à la mort de l'intelligence, du génie, de ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans l'être pensant ! C'est de l'aberration. Nous avons une horreur instinctive de la mort et nous affectons de croire qu'elle est notre but suprême !

Oh ! rentrons en nous-mêmes ! cherchons à nous connaître. Ouvrons les

yeux et contemplons les innombrables merveilles qui nous environnent. Nous sommes sans doute un grain de poussière perdu sur un globe qui est un autre grain de poussière dans l'Univers. Mais dans ce grain de poussière que nous sommes, il y a quelque chose de grand, de divin, il y a cette immortelle et rayonnante clarté qui s'appelle l'âme, comme dans l'univers infini il y a cette âme des âmes, éternelle et resplendissante : Dieu !

Le spiritisme n'est pas une religion et n'est pas une science : c'est la religion et c'est la science.

L'orateur se tut, et nous devons dire que les auditeurs profanes vivement émus se tournèrent avec empressement vers nos amis et leur demandèrent comment ils pourraient s'instruire dans la doctrine spirite.

— Vous ferez comme nous, dit un vaillant officier de notre commune, vous lirez, vous étudierez et vous expérimenterez. Mais ce que je vous conseille avant tout c'est de vous faire une idée aussi juste que possible des effets et des conséquences de l'enseignement spirite. Je ne vous dirai pas : commencez par lire les œuvres d'Allan Hardec, de Léon Denis ou de Delanne, vous y viendrez plus tard. Avant d'entrer dans le temple jetez plutôt un coup d'œil d'ensemble sur le monument ; faites la lecture d'un petit livre qui cache sous sa modeste enveloppe, une perle éblouissante. Prenez-le pour guide. Il répondra à vos premières questions. Il vous dira d'où nous venons ; ce que nous sommes, où nous allons. Il vous révélera l'homme terrestre dans toute sa vérité, c'est-à-dire dans sa misère comme dans sa splendeur. Il vous offrira la synthèse magnifique de la doctrine spirite, et il vous démontrera que cette douce et sereine philosophie, qui présente à l'être humain arrivé au déclin de la vie de si grands motifs de consolation et d'espoir en lui ouvrant sur l'avenir des aperçus qui lui font oublier les amertumes et les déceptions du présent, changerait la face du monde si les peuples étaient mûrs pour le comprendre.

— Dites-nous son titre.

— Il me semblait vous l'avoir dit : c'est *L'homme terrestre* d'Emmanuel Durcey. Il sera pour vous la pierre de touche. Quand vous l'aurez lu, vous saurez si vous êtes mûrs pour l'enseignement spirite... Vous en connaîtrez, pour ainsi dire, le véritable programme, et, si vous vous sentez assez forts pour l'aborder, et pour le suivre ; croyez que nous serons heureux de vous compter parmi les nôtres.

La réunion prit fin sur ces mots. Chacun se serra la main ; et, en m'éloignant, je me promis de rapporter fidèlement aux lecteurs de la *Revue* ce que j'avais eu le plaisir d'entendre. — Ma tâche est remplie.

ALGOL

COMMUNICATION COSMOGRAPHIQUE

Le lecteur se souvient sans doute d'un phénomène astronomique, qui fut observé, il y a environ un an, pendant plusieurs semaines, passionnant la presse et intrigant les savants. On voyait briller au firmament une étoile, supérieure en éclat et en volume à tous les diamants célestes. Pour les uns c'était Mars; pour les autres Vénus. D'aucuns prétendaient même que nous étions en présence d'un dirigeable anglais, explorant nos côtes pendant la nuit!

Le phénomène disparut brusquement sans qu'on ait pu en donner une explication rationnelle. Nous offrons, à titre de curiosité, la lecture d'une réponse médianimique, obtenue sur cette question de la part d'une entité qui serait le baron du Potet.

L'hypothèse est d'ailleurs intéressante et vraisemblable. La voici :

« Ce phénomène est tout à fait naturel et se rapporte dans son ensemble au miroir magique. A cette époque de l'année, l'air est raréfié, très limpide. En 1905, une nébuleuse était en formation dans le zénith du soleil. Pendant que le système solaire la traversait, cette nébuleuse formait écran par suite de son angle astronomique avec la Terre et dans la partie de cette planète appelée pôle nord. Les glaciers du pôle nord reflétaient sur cette nébuleuse l'image de la Terre par un angle lumineux spécial, fourni par le soleil. Cette image étant renvoyée sur l'océan de la Terre, et celui-ci formant miroir, l'image de la Terre était suspendue au-dessus de ses eaux. C'est tout simplement le spectre ou image reflétée de la Terre que ses habitants ont vu à cette époque. Le phénomène a duré aussi longtemps que la nébuleuse en formation a pu réfracter les rayons du soleil, et que la position de la Terre, par rapport à ces deux points, s'est trouvée coïncidant avec eux. Toutes les autres planètes du système auraient pu produire ce phénomène, mais elles sont trop éloignées pour être visibles de la même façon. »

Cette explication est appuyée d'un dessin géométrique. Le médium, père de famille et employé d'une administration, tient à garder l'anonymat en ce qui concerne la publicité. Cette prudence, nécessaire au point de vue officiel, ne l'empêche pas de se prêter aux interviews avec la meilleure volonté. M. Leymarie publiera sous peu un ouvrage scientifique, obtenu par le même médium dans des circonstances qui rappellent un peu le travail posthume de Dickens.

PAUL HEIDET

LE DOCTEUR PEEBLES EN ANGLETERRE

Extraits tirés du *Progressive Thinker*.

Le Dr J.-M. Peebles, le spirite américain bien connu, est en ce moment à Londres, où ses faits et gestes défraient largement la presse spéciale.

Le Dr Peebles est un contemporain d'Allan Kardec, un champion infatigable du spiritisme depuis plus de quarante ans. Il semble vraiment que le temps ni la fatigue n'ont prise sur cette organisation d'élite. — Écoutez plutôt le récit de ses pérégrinations que nous empruntons au *Progressive Thinker* et que nous abrégeons à regret.

« J'ai traversé très tranquillement l'Atlantique, bien que ce fût dans le mois des tempêtes. Samedi j'étais à Londres et le lendemain je faisais ma première conférence sur le spiritisme.

Depuis, j'ai continué ainsi tous les dimanches, sans parler de mes conférences du soir en semaine.

Maintenant je suis attendu à Nottingham, Birmingham, Manchester et Glasgow ; je reviendrai de nouveau à Londres pour y donner des conférences à la Hackney's Society, à la Ligue nationale des Végétariens et à la Société Psycho-Thérapeutique, sur la suggestion, l'hypnotisme et la transmission des pensées ; enfin je dois passer une soirée à Westminster-Hall, où se réunira la société de propagande contre la vaccine.

Voilà en résumé le repos que j'étais venu chercher ici, fatigué par le travail que m'ont coûté mes derniers ouvrages. »

Le Dr Peebles évoque ensuite les souvenirs de son premier voyage en Angleterre.

« C'est dans l'automne de 1869 que je débarquai à Londres, où je donnai plusieurs conférences sous les auspices de J. Burns, le plus ferme soutien du spiritisme en ce temps-là. Je reçus l'accueil le plus flatteur. » On peut lire dans les journaux spéciaux *Le Médium*, *L'Aurore*, à la date de mai 1870, le compte rendu de ma conférence d'adieu au Cavendish-room.

Ces faits et ces dates ont quelque intérêt, non pas au point de vue de ma personnalité ; mais parce qu'ils montrent le chemin parcouru et les progrès réalisés par notre doctrine. Ainsi aujourd'hui encore il y a scission bien tranchée entre les spirites matérialistes et les spirites chrétiens ; mais que pensez-vous de la réponse que me faisait, il y a 35 ans, un publiciste spirite, S. S. Hall dont je sollicitais les bons offices pour mon annuaire du spiritisme qui allait paraître. « Monsieur, je suis spirite, mais chrétien. Votre propagande est hostile au christianisme, je dois donc vous refuser tout concours. »

L'association des idées me remet en mémoire d'autres faits bien curieux. Lors de mon premier voyage à Liverpool, en 1869 ; à peine débarqué mon esprit évoquait aussitôt le souvenir de E. C. Duun et de son esprit protecteur qui se dénommait lui-même Aaron Knight et venait constamment l'inspirer. Pendant quatorze ans M. Duun ne m'avait pas quitté et depuis ses premières manifestations spirites jusqu'à ces dernières années, je m'entretins fréquemment avec son guide spirituel. Il m'avait dit être né à York, deux cents ans auparavant, bien que le temps, disait-il, ne comptât plus dans son existence nouvelle. Il me décrivit bien des fois les campagnes du Yorkshire, les ruines de l'Abbaye de Sainte-Marie, les débris des anciens remparts et l'aspect général de ce pays. Il avait un frère, savant ecclésiastique qui avait été ordonné Diacre de la « Savoy Chapel ».

Notez bien qu'alors je n'avais jamais vu l'Angleterre et qu'un pauvre garçon illettré comme Duun ne pouvait rien savoir de tout cela ; par conséquent, ces révélations n'étaient pas l'effet de la Télépathie. Aussitôt débarqué je me rendis accompagné d'un ami à York. Je voulais y retrouver le nom et la famille des Knight.

Je passai sans résultat une journée entière de recherches à la Bibliothèque d'York.

Jugez de ma joie, lorsque le lendemain, guidé par un vénérable Bibliothécaire, je découvris parmi les actes de l'état civil d'il y a deux siècles, le nom du révérend James Knight, le propre frère d'Aaron, ainsi que d'autres détails sur sa famille.

Je pris une copie de l'acte : « Le 24 octobre 1714, le révérend James Knight A. M. fut ordonné Diacre dans la Savoy-Chapel à Londres où il prêcha le dimanche suivant. » Ajoutez à cela la description détaillée de la cité d'York, son presbytère, l'abbaye de Sainte-Marie, la rivière Ouse, l'endroit où le jeune garçon Aaron jouait, et d'autres scènes qu'il m'avait décrites, tout cela contribua à me confirmer son identité.

N'est-ce pas remarquable ? je défie l'esprit le plus enclin au scepticisme de conclure autrement : c'est-à-dire qu'Aaron Knight, le véritable frère du révérend James Knight qui fut d'abord un mortel est aujourd'hui un esprit supérieur communiquant.

Henry Ward Beecker dit que des faits semblables fortifient la foi. Ils font plus, ils démontrent la réalité d'une communication consciente entre le Monde visible et l'invisible.

Le Dr Peebles passe ensuite à un autre sujet, il donne son opinion sur les doctrines du professeur Haeckel, le matérialiste bien connu qui vient de voir à Berlin le fameux cheval Hans qui sait et se souvient de tant de choses qu'il ne peut exprimer.

Le professeur Haeckel ne s'en étonne nullement, car, dit-il, de l'homme à

l'animal, à l'insecte, la différence d'intelligence n'est que dans le degré.

C'est ainsi qu'ont pensé tous les matérialistes les plus savants si l'on remonte même jusqu'au plus célèbre de tous : Lucrèce, l'Athée. Et pourtant aujourd'hui encore, ils sont obligés de reconnaître que la nature de la matière leur est absolument inconnue, quoiqu'ils la soumettent à la plus stricte analyse; ils avouent donc leur parfaite ignorance. Quel contraste avec les spiritualistes qui savent pertinemment qu'ils sont en rapport avec leurs amis des mondes supérieurs.

Le Dr Peebles aborde ensuite la question brûlante des dissensions qui règnent dans l'Église anglicane et raconte comme quoi les choses ont dernièrement failli tourner au tragique, alors que l'évêque de Londres conférait l'ordination à un jeune prêtre. Un certain révérend nommé M. Keusit ennemi du dogme ritualiste de la messe catholique, s'est livré à des démonstrations tellement violentes qu'on a pu craindre des voies de fait; il a été d'ailleurs condamné par le lord maire à 35 dollars d'amende. Une véritable scène du Lutrin.

Aux Indes aussi d'après les communications d'un négociant de Bénarès, on s'attend presque à une guerre religieuse. Les principaux d'entre ces philosophes hindous font tous leurs efforts maintenant pour mettre un frein au excès dans lesquels s'est lancée, disent-ils, la Théosophie de l'Hindoustan. Ces « leaders » de l'opinion considèrent les démonstrations et les écrits des théosophes, comme une mine de fictions.

M^{me} Annie Besant, l'élève et le disciple de M^{me} Blavatsky, vient de fonder un collège pour l'enseignement de sa doctrine particulière. M^{me} Besant a adopté le costume hindou. Elle ne mange que des aliments préparés par des Brahmines, elle affirme d'ailleurs que dans une existence antérieure, elle était elle-même Brahmine et elle parcourt les rues de Bénarès égrenant son chapelet au milieu d'une bande de jeunes gens. Elle proclame que la religion révélée par M^{me} Blavatsky est la plus ancienne du monde, antérieure même au Vedas, d'où critiques, sarcasmes et en somme conflit religieux qui n'est pas près de finir.

J'ai voyagé moi-même dans l'Inde, à Ceylan et j'ai pu me convaincre par mes entretiens avec les Hindous, par le spectacle de leurs cérémonies magiques, que ces peuples étaient tous ou presque tous spirites.

C'est une exception de rencontrer un homme ou une femme qui ne croient pas vivre entourés des esprits de leurs ancêtres qui conversent avec eux et leur donnent des conseils bienfaisants.

Pour passer à un autre sujet, il faut que je vous raconte une anecdote que je trouve dans le nouvel ouvrage de mon ami, Hudson Tuttle : *Life in the spheres* (1). Dans un chapitre consacré à l'étude des basses classes, il

(1) *La vie dans les astres.*

raconte qu'un esprit venait de quitter la Terre et arrivait en ligne directe d'un Bar-Room encore imbu des poisons de ce lieu. Il était mort en état d'ivresse ; on l'avait ramassé dans le ruisseau. — Dans sa vie nouvelle, reprenant conscience, alors qu'il entendait prononcer le mot *boisson*, il se mit à dire — : « Est-ce qu'on peut boire par ici ? Oui, lui fut-il répondu, nous pouvons boire et nous régaler autant qu'il nous plaît, mais seulement à condition de rencontrer sur la terre une créature qui ait nos mêmes goûts, nous unir avec elle et lorsqu'elle satisfait sa passion nous sommes heureux avec elle.

Vous ai-je dit quelle vilaine affaire m'était arrivée la nuit dernière. J'allais voir Fred, il ne songeait pas à boire, mais je lui ai persuadé qu'il mourait de soif ; il but jusqu'à plus soif, plus même que je n'aurais voulu, si bien que je fus ivre moi-même, tellement ivre que j'étais incapable de me séparer de lui ou de le guider. Il s'achemina vers son logis, mais s'affaissa dans la neige. Oh ! j'ai terriblement souffert, dix fois plus que lorsque j'ai rendu le dernier soupir ! » (pages 30 et 31).

Ce témoignage en confirme une foule d'autres émanant des Esprits de créatures qui ont quitté ce bas monde tout imprégnés du poison alcoolique des bars et des cafés. Pourtant M. Tuttle, comme tous les spiritualistes d'ailleurs, prend texte de cet exemple pour affirmer cet amour infini du progrès qui régénère même les Esprits les plus vils dans les sphères supérieures de la haute vie.

J.-M. PEEBLES,
18, Endsleigh Gardens.

LONDON M. W.

Pour la traduction,

M^{lle} M. GILLET

Projet de voyage à Londres

Au mois de décembre dernier un de nos abonnés et amis, M. de la V..., ingénieur dans le Midi, nous faisait une visite et nous annonçait qu'un de ses parents revenu d'Angleterre avait raconté, à lui et à sa femme, des faits si extraordinaires de matérialisations d'esprits, que l'envie lui était venue, aussitôt mise à exécution, de se rendre à Londres avec M^{me} de la V...

Ils partirent effectivement pour l'Angleterre le 20 décembre.

La semaine suivante ils revenaient émerveillés de ce qu'ils avaient vu chez le médium Husk où plus de dix esprits leur étaient apparus qui leur avaient parlé et leur avaient serré la main, et que la chose était si fréquente

à Londres qu'on en parlait comme d'un événement presque habituel et naturel alors qu'en France on a fait tant de bruit autour de l'apparition de la Villa Carmen à Alger à laquelle on a de la peine à croire.

J'ai, depuis, prié M. de la V... de vouloir bien me préciser les choses qu'il m'avait dites, mais il était en voyage et ma lettre, courant après lui, fut cause de ce retard.

C'est donc ce matin seulement que j'ai reçu de notre ami la réponse suivante que je copie sans y rien modifier :

..

Toulouse, 6 mars 1906.

« Mon cher Monsieur Dauvil,

« J'arrive à Toulouse et trouve votre lettre qui, après avoir fait l'école buissonnière pour me rattraper, me rejoint enfin. Voici, tel que vous le désirez pour vos lecteurs, le résumé exact de notre voyage à Londres et de ce qu'il nous a été donné d'y voir :

« M^{me} de la V... et moi avons été admis à assister le 24 décembre dernier à une réunion semi-privée chez le médium Cecil Husk à South Grove, 30 Peckham.

« Ce médium occupe dans le dit faubourg de Londres une maison seule entre cour et jardin. Nous sommes arrivés chez lui à 7 heures du soir et avons été reçus dans un petit salon où, successivement dix autres personnes sont venues nous rejoindre. A 7 h. 1/2 on nous a priés de passer dans une autre pièce servant de salle à manger où nous avons trouvé le médium et sa nièce qui habite avec lui et la présentation fut faite.

« La pièce ne contenait qu'une table ronde en bois de chêne et des chaises ; elle n'a qu'une seule porte ouvrant sur le corridor, pas de tentures, point de rideau, du papier peint sur les murs ; et c'est tout.

« Avec le médium et sa nièce, nous étions douze personnes ; nous avons formé la chaîne autour de la table puis le gaz éteint, l'obscurité fut complète. L'assistance a été invitée à adresser une prière aux bons Esprits et quelques chants la suivirent.

« Sur la table, étaient déposés une botte à musique, une cithare anglaise, et deux écrans phosphorescents.

« Après quelques minutes d'attente apparut une lueur assez vive qui se promenait sur la table. On nous prévint que c'est ainsi que les Esprits viennent puiser les fluides dans l'assistance.

« Un esprit guide connu sous le nom de John King et qui, paraît-il, assiste un certain nombre de bons médiums, dirige la séance. Un autre qui est qualifié de « l'oncle » est l'introducteur des Esprits qui vien-

ment se matérialiser. Il entretient par une conversation soutenue et de bons mots l'entrain des assistants et a pour aide un autre Esprit surnommé « le neveu » préposé spécialement au remontage de la boîte à musique. Enfin, un quatrième personnage de l'au-delà très vif, très amusant, assure avoir été sur terre le fameux clown Grimaldi qui n'est pas moins spirituel dans le monde voisin qu'il était dans celui-ci.

« Le premier Esprit qui se matérialisa fut un Indou que nous avons vu fort distinctement et qui parla. Sur une proposition émise et adoptée à l'unanimité, cette apparition se dématérialisa en disparaissant au travers de la table.

« Une succession d'esprits parents ou amis des assistants qui les reconnurent et causèrent avec eux, se matérialisèrent très aisément. Parmi ces entités je n'oublierai pas de citer le cardinal Newman qui, devinant la réflexion faite à mon oreille par ma femme « Je ne le vois pas très bien » s'approcha et, se plantant devant elle, lui dit avec affabilité : « Me voyez-vous bien maintenant, madame ? » et comme nous lui adressions nos sincères remerciements il nous dit en excellent français « Dieu vous bénisse, mes enfants (1). »

« M^{me} de la V... et moi appelâmes mentalement avec une grande ferveur son grand-père, sa sœur et mon père qui, chacun à son tour, apparut, vint à nous et nous parla. Nous les avons parfaitement reconnus malgré notre grande émotion ; eux aussi nous donnèrent leur bénédiction dans notre langue très pure.

« Grimaldi nous fit ensuite une expérience fort intéressante avec la cithare qui se trouvait sur la table, la promenant au-dessus de nos têtes jusqu'à la hauteur du plafond. Il joua deux ou trois mélodies, imita les cloches et disparut avec l'instrument en passant par le plafond et continuant de jouer à l'étage supérieur dans toutes les pièces et revint par le même chemin. La cithare phosphorescente suffisait à éclairer l'esprit voyageur.

« Telle a été, cher monsieur Dauvil, notre soirée chez Cecil Husk. Nous n'avons été M^{me} de la V... ni moi, le jouet d'aucune hallucination et nous sommes convaincus que le médium qui ne quitta point sa chaise, pas plus que sa nièce, assise près de lui, n'ont un seul instant été dans la possibilité de jouer le rôle des comparses spirituels ni des Esprits se matérialisant à la vue de douze personnes qui ont reconnu sans hésiter les apparitions venues pour elles.

Je n'ai pu aller voir le médium Eldred et n'ai pas gardé son adresse que

(1) Nous regrettons que notre aimable Correspondant ne nous dise pas comment les esprits se rendent visibles et à quel endroit, par rapport à la table, ils s'approchent des spectateurs. (Note de la rédaction.)

vous donnera M. Shipley, rédacteur en chef adjoint du *Light*, pour qui vous m'avez donné une carte.

Le prix de la séance chez Huck a été de 5 shillings (soit 6 fr. 25).

Vous pourrez écrire d'avance pour avoir une séance retenue.

Quant à la question des hôtels et tables d'hôte, l'agence Cook à l'hôtel Terminus préparera votre voyage à peu de frais.

M^{me} de la V... vous remercie de votre aimable souvenir et espère comme moi que vous n'aurez pas à regretter le « pèlerinage spirite » que vous comptez entreprendre.

Et croyez, mon cher Monsieur et ami, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

H. DE LA V.....

..

N.-B. — Donc, s'il est, parmi nos lecteurs, des esprits curieux de tenter l'expérience d'une telle séance à Londres, ils voudront bien faire connaître leurs noms et adresses à M. L. Dauvil, 42, rue Saint-Jacques. La liste en sera arrêtée le 20 avril, afin qu'il puisse faire toutes les démarches nécessaires auprès de son complaisant confrère anglais du *Light*, et assurer une ou deux séances et le séjour à Londres pour quatre jours à un prix modéré. La liste des adhérents sera publiée dans le numéro du 1^{er} mai et le rendez-vous à Paris sera indiqué avec tous les renseignements relatifs à cette excursion spirite.

L. D.

Catastrophe de la mine de Courrières

Une aussi cruelle catastrophe, la plus épouvantable qui se soit jamais produite, peut-elle se passer sans que nous éprouvions le devoir d'en parler à nos lecteurs qui en ont lu les détails navrants? Douze cents cadavres gisent au fond d'une mine, asphyxiés par le gaz acide carbonique qui est sorti d'une poche où il attendait une issue depuis des siècles, carbonisés par une simple étincelle provoquant la combustion homicide, écrasés sous le poids des couches carbonifères cédant à la conflagration.

Ces douze cents âmes séparées instantanément de leurs enveloppes mortelles ont-elles pu se reconnaître et entrer sans douleur dans l'erraticité? Combien de temps leur faudra-t-il pour sortir de ces ténèbres affreuses où les a plongées cette horrible mort.

Prions pour elles avec ferveur afin de les aider à revoir la lumière et

n'oublions point que, quittant ce monde, ces douze cents mineurs laissent des veuves et des enfants et, pauvres comme riches, mesurons notre aumône à nos moyens et venons en aide à ceux que tant de disparus laissent dans la douleur et la misère.

Nous n'osons ouvrir une souscription à la *Revue Spirite* mais des listes, devant être établies partout nous comptons que tous les spirites tiendront à s'y faire inscrire afin de prouver que le premier de leurs devoirs est de soulager ceux qui souffrent et qui pleurent.

LA RÉDACTION

∴

AUX FAMILLES DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

Aux vieillards, aux veuves, aux orphelins, à tous ceux qu'a si cruellement frappés et désolés l'immense catastrophe, tous les spirites offrent leurs condoléances profondes et l'expression de leur bien vive et bien fraternelle sympathie.

Spes illorum immortalite plenu est : leur espérance est tout entière dans l'immortalité, et c'est pourquoi, pauvres frères affligés, ils viennent, tout en pleurant avec vous, vous apporter la suprême consolation de leur forte et divine croyance, et vous rappeler la grande parole du poète : Les morts qu'on pleure ne sont pas les absents, ce sont les invisibles.

LA RÉDACTION

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (suite).

§ 9

SUITE DU PRÉCÉDENT

Avant d'être initié dans la doctrine spirite, je me suis souvent posé certaines questions et c'est vainement que j'ai cherché à les résoudre.

Comment se fait-il, me disais-je, que les hommes diffèrent aussi sensiblement entre eux par leur intelligence et leurs aptitudes ? Comment se fait-il surtout que cette différence se fasse remarquer parmi les individus, nés dans les mêmes conditions, entre les membres d'une même famille, voire même

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis janvier 1905, janvier 1906 et mars 1906.

entre des jumeaux, si semblables pourtant par le corps ? Pourquoi la misère et la souffrance sont-elles le partage des uns, tandis qu'à d'autres échoient la fortune et le bonheur ? Pourquoi ceux-ci sont-ils affranchis de toutes les infirmités qui pèsent sur l'humanité, tandis que ceux-là en sont accablés ? En est-il ainsi parce que Dieu a voulu nous initier à toutes les difficultés, à toutes les tribulations de la vie terrestre ? Mais alors ceux qui servent d'exemple, n'auraient-ils pas le droit de douter de son équité, et d'accuser la justice ?

Le spiritisme permet de répondre à toutes ces questions, et la manière dont il les résout, nous démontre en même temps que nous devons nous incliner humblement, parce que dans tout ce qui se passe nous ne devons voir qu'une seule chose, la sagesse de Dieu...

Effectivement s'il est constant, par exemple, qu'en ce qui concerne l'intelligence et les aptitudes, il y a des inégalités étonnantes entre les hommes, même entre ceux qui, étant nés dans le même milieu, sont appelés à vivre de la même vie, rien n'est plus facile à expliquer.

Nous avons dit ci-dessus qu'avant d'être entièrement épurée, l'âme est soumise à parcourir une suite d'existences pendant lesquelles, au moyen des épreuves qu'elle a à subir, il lui est donné de progresser soit en acquérant des connaissances nouvelles, soit en se fortifiant au point de vue de la morale et de la vertu. C'est de là que découlent diverses inégalités que je viens de signaler.

Effectivement, comme nul ne pensera, je suppose, qu'elles sont dues au hasard ou à l'arbitraire, il faut les attribuer à d'autres causes, et elles ne sont autres que celles qui proviennent nécessairement de la pluralité des existences.

Il est certain en effet que cette différence entre les individus, quant à leur capacité native, ne peut être que la suite de celle qui existe déjà chez les Esprits eux-mêmes, qui viennent les vivifier, et qui diffèrent effectivement entre eux selon le nombre d'existences qu'ils ont déjà parcourues et eu égard au plus ou moins de progrès qu'ils ont réalisés dans les incarnations précédentes. Car il est de principe, et cela se conçoit facilement, qu'en venant vendre possession du corps d'un nouvel incarné, l'âme imprime à la matière une manière d'être et de sentir correspondante au degré d'initiation primitivement acquis. De là pour certains hommes des facilités particulières, et pour d'autres des obstacles et des retards. Rien au reste de plus juste, puisqu'en définitive Dieu ne fait que permettre à chaque esprit de tirer utilité et avantage de ses précédents travaux ; et c'est ce qui permet de comprendre comment il arrive que certaines intelligences précoces et merveilleuses apparaissent dans tous les temps et dans tous les pays — et commandent l'admiration.

Mais et c'est là l'éternelle objection qui est faite. Pourquoi s'il en est ainsi, l'homme est-il privé de souvenir ? Pourquoi le faire recommencer Tout à fait ? Pourquoi le soumettre à un nouvel et complet apprentissage de la Vie ?

« Le souvenir de la vie précédente, dit Dupont de Neucoure (*loc. cit.*), « serait un puissant secours pour celle qui la suit. Quelques êtres supérieurs à l'homme... ont peut-être cet avantage comme récompense de « leur vertu passée ; car tout bien produit un bien. Il ne doit pas sans « doute être accordé à ceux qui, ayant mérité la dégradation, ou n'étant « point parvenus au rang des Êtres, dont la moralité peut s'élever jusqu'à « Dieu, sont éprouvés par la Justice ou la bienfaisance divine, d'après leurs « forces, en commençant ou recommençant entièrement à neuf cette carrière, « initiatrice de la haute moralité... »

Ce passage me suggère les réflexions suivantes. Que lorsque l'homme aura atteint à peu près le but vers lequel il tend, lorsqu'il approchera de sa dernière incarnation, Dieu ouvre ses yeux à la lumière et lui permette alors de lire dans son passé, pour qu'il puisse y voir d'où il est sorti, quel est le chemin qu'il a parcouru et comment il s'est conduit pendant cette longue route, c'est possible. Mais, dans notre état actuel, abstraction faite du point de savoir si nous en sommes dignes ou non, en quoi pourrait-il être nécessaire que nous jouissions de cette faveur ? Est-il bien certain que nous pourrions y trouver une utilité réelle ? Le souvenir ne serait-il y pas plutôt pour nous un obstacle, peut-être même un danger ?

Tout d'abord ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que ce n'est pas seulement l'existence immédiatement précédente qu'il faudrait se rappeler, mais encore toutes celles antérieures ; et cela se conçoit, ce n'est que dans cet ensemble que l'on peut trouver les enseignements qui peuvent nous être utiles. Or, dans ce cas, croit-on qu'en présence de ces souvenirs multiples, embrassant des faits nombreux et se rapportant à des époques diverses, chacun de nous saurait s'en rendre compte et se retrouver ? N'y aurait-il pas, au contraire, à craindre du moins pour la grande majorité, que tout ce que l'on en retirerait, ce serait le trouble et peut-être même le découragement ? C'est probable.

Et puis d'ailleurs est-il bien certain que nous saurions en profiter ? Profitons-nous toujours des enseignements de la vie présente ? Peut-on être autorisé à supposer que le souvenir d'un fait plus ou moins éloigné sera plus efficace ? Je ne le pense pas. Aussi tout bien considéré, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'incliner, en répétant ce que Simon Ben Jochaï disait à ses disciples : *Tout ce qu'a fait le saint, Béni soit-il, était nécessaire.*

Au reste, en dehors des autres raisons que Dieu ne nous a pas révélées.

il en est d'autres qui viennent justifier l'état des choses tel qu'il l'a établi. Mettre l'homme constamment sous l'empire de ses souvenirs, c'eût été douter de lui, c'eût été surtout lui enlever son libre-arbitre ; car pour ses bonnes actions, il n'y avait plus de spontanéité, et elles ne puisaient plus leur premier mérite dans l'amour de Dieu.

Ce défaut de souvenir ne saurait donc avoir aucune importance. Bien loin de là, il ne prouve qu'une chose, c'est combien le souverain Maître de nos destinées a été sage et prévoyant.

Cette sagesse, nous la retrouvons encore dans cette obligation qu'il nous a imposée de recommencer chaque nouvelle existence par un complet apprentissage. Il importait en effet que les épreuves fussent complètes et d'ailleurs c'est en commençant par celles de l'enfance que l'on apprend à supporter celles qui doivent survenir plus tard.

D'un autre côté, il ne pouvait guère en être autrement. Il est certain en effet que par son immixtion dans un corps nouveau, étranger aux connaissances déjà par lui acquises, l'esprit doit nécessairement rester voilé pendant un certain temps, et que ce n'est que peu à peu qu'il lui est permis de percer les ténèbres qui l'environnent, et qu'il peut finir par retrouver la voie du progrès qu'il avait primitivement suivie.

La preuve au reste qu'il doit en être ainsi, c'est que le Christ lui-même, qu'il n'ait été comme certains le prétendent, qu'un grand esprit envoyé par Dieu, à l'exemple de Moïse, en mission sur la terre, ou qu'il ait eu une essence divine, ce que les principes du spiritisme me permettent de croire, le Christ a dû subir les influences du corps.

Effectivement l'Église elle-même partage la vie de Jésus en trois époques : Son enfance, sa vie cachée, sa vie publique. Son enfance et sa vie cachée se sont écoulées dans la pauvreté, le travail et l'obscurité. Il est bien vrai qu'à l'âge de douze ans, s'étant trouvé dans le temple de Jérusalem au milieu des docteurs, il les a étonnés par la sagesse de ses discours. Mais ce ne fut là qu'un éclair destiné à faire pressentir, comme cela a lieu dans toutes les natures d'élite, ce qu'elles doivent être un jour. (V. f. 26 *Bis*.)

Toujours est-il que ce qu'il y a de remarquable c'est que ce n'a été que lorsque le voile qui obscurcissait son entendement s'est peu à peu dissipé et lorsqu'il lui a été permis, comme à tous les hommes, de dominer tout à fait la matière à laquelle il avait été uni, qu'il a pu manifester les richesses de son Esprit, de son intelligence et des inappréciables facultés, dont il avait été doué.

Je crois devoir à ce propos citer un passage important d'un ouvrage, dû à la plume d'un magistrat, M. Bounamy, et qui a pour titre : *La raison du spiritisme*. Son argumentation sur ce point, est conçue dans des termes et d'une façon si remarquables, que l'on ne saurait trop la reproduire.

« La sujétion de l'Esprit, dit cet auteur, aux conditions physiologiques
« du corps ne nous paraît pas pouvoir être contestée ; elle explique surtout
« le phénomène de l'Esprit supérieur redevenu enfant.

« Un auguste exemple peut être invoqué ici ; il sera accepté sans répli-
« que, nous l'espérons du moins, par tous ceux qui ne révoquent point en
« doute la mission divine du Christ.

« Le Messie, ce messager divin, pur Esprit et plein de la science céleste,
« n'a-t-il pas subi les étreintes du corps, la débilité d'Esprit de l'enfance et
« des faiblesses ? N'a-t-il pas épélé, comme tous les enfants des hommes,
« les premières notions de la vie ? N'a-t-il pas bégayé le langage de la
« raison, avant d'acquérir la maturité virile, qui lui était nécessaire pour
« promulguer les vérités éternelles, dont il était dépositaire, et qu'avaient
« cependant recélées les organes d'un enfant ?.. »

Est-il rien de plus concluant sur ce point ?

Si maintenant je passe à l'explication des autres différences que j'ai signa-
lées, elles se justifient aussi facilement.

En nous mettant sur cette terre, Dieu nous a imposé des devoirs et des obligations. Or, s'il en est qui savent les remplir avec zèle, assiduité et fer-
veur, combien y en a-t-il qui ne s'en inquiètent nullement ? Le nombre
hélas ! n'est que trop grand. Que d'hommes, en effet, ont à se reprocher,
entre autres faits coupables, les uns, d'avoir méconnu les lois de la pitié
et de la commisération ; les autres, de s'être laissé aller aux sentiments
de la convoitise et de l'orgueil ; ceux-ci, d'avoir dérobé le bien d'autrui ou
d'avoir nui à son prochain par le mensonge, la délation, la calomnie ; ceux-
là d'avoir porté une main criminelle sur la vie de leurs semblables et sur
la leur propre.

Est-ce que ces contraventions aux prescriptions ou aux défenses de Dieu
doivent passer inaperçues ? Non, certes, et alors en nous faisant recommen-
cer une existence nouvelle, le souverain arbitre du monde peut-il donner
à tous une même destinée ? N'est-il pas, au contraire, de toute justice que
chacun soit puni eu égard à la nature de la faute même qu'il a commise.
Oui, sans doute, et c'est ce qui explique comment, pour les bons, la nouvelle
vie est en général plus facile et même heureuse, tandis que pour les
méchants elle est semée des plus rudes épreuves.

Telle est la doctrine des Indous. « Un homme de bien, est-il dit dans le
« Bhagavad-Gita, n'entre jamais dans la voie malheureuse. Il se rend à la
« demeure des pures ; il y habite un grand nombre d'années, puis il *renaît*
« dans une famille de pures et de Bienheureux. Alors il *reprend* le pieux
« exercice qu'il avait pratiqué dans sa vie antérieure et il s'efforce davan-
« tage dans la perfection. »

Plotin, dans son livre IX^e de la II^e Eunéade sur la sanction de

nos bonnes, comme de nos mauvaises actions, s'exprime ainsi : « Il y a ici-
« bas non seulement les statues des dieux ; mais eux-mêmes nous suivent
« de leurs regards. Aucun blâme n'est fondé contre eux, car leur providence
« est incessante : *Ils assurent à chacun le sort qui lui convient et qui est har-*
« *monique avec ses antécédents, selon ses existences successives.* »

Je pourrais multiplier les citations. Je terminerai par cette dernière. « Il
« suit des principes de la raison, dit Charles Bonnet, que le degré de per-
« fection acquise déterminera dans la vie à venir le degré de bonheur ou de
« gloire dont jouira chaque individu... »

Comme il est facile de s'en convaincre, notre Doctrine, sur ce point, n'est
pas nouvelle ; elle remonte au contraire bien haut. Tant il est vrai que
lorsqu'ils reposent sur la raison et la justice, les principes sont les mêmes
de tout temps et chez tous les peuples.

Ainsi donc, plus nous avançons et plus tout vient justifier nos enseigne-
ments. En dehors en effet ce n'est que mystère.

A la vérité, il est une opinion assez généralement répandue d'après
laquelle ces malheurs exceptionnels, qui, sans qu'on en connaisse la cause,
viennent affliger l'humanité, seraient la conséquence des fautes de nos pères,
fautes que les enfants devraient expier, ce qui serait pour les auteurs de
leurs jours une première punition.

Il est certain qu'avec le système de nos adversaires, les choses ne peu-
vent s'expliquer autrement. Mais, au fond, cette opinion n'est pas soutena-
ble par elle-même.

D'abord il est à remarquer que les infortunes, les infirmités surtout, dont
il s'agit, ne se produisent le plus souvent qu'à la deuxième et même à la
troisième génération. En quoi, dans ce cas, ceux qui en seraient la pre-
mière cause, auraient-ils à en souffrir ? D'autre part, s'il est vrai qu'en arri-
vant sur cette terre nous y venons pour la première fois, nous ne pouvons
évidemment pas avoir personnellement quelque chose à nous reprocher.
Comment se ferait-il alors que nous dussions souffrir en rien et pour rien du
mal qu'un autre aurait fait ? Il y aurait là, il faut en convenir, une si grande
injustice que l'on ne peut même pas la supposer possible.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec émotion la désincarnation à un âge avancé de
M. Henry Joly, doux et bienveillant spirite de la première heure, qui fut
pendant de longues années le dévoué gérant de la *Revue Spirite*. Il fut
l'ami fidèle d'Allan Kardec et P.-G. Leymarie. C'était un homme de bien

dans toute l'acception du mot qui avait été séduit par la beauté de la morale spirite et y avait simplement conformé sa vie. La Société d'études fondée par le Maître s'honora de le compter parmi ses membres les plus fermes et les plus dévoués.

Quand nous le connûmes il y a plus de vingt-cinq ans, il était veuf déjà depuis quelques années et dirigeait, seul, une importante maison de commerce du faubourg Saint-Antoine, secondé par sa fille unique, une jeune fille charmante, d'une rare intelligence et d'un cœur d'élite. En 1886, notre ami, déjà bien éprouvé, avait la douleur de perdre le doux ange de son foyer. Il avait soixante ans, une maison vide et désolée et plus un seul membre de sa famille ou plutôt si, il lui resta une famille, celle de ses frères en croyance qui ne lui ménagèrent ni son estime profonde, ni sa sympathie, ni son intérêt. On peut dire qu'il était un captif de la terre, et que la mort a été pour lui l'heure attendue de la délivrance, l'heure non moins attendue de la réunion avec ses bien-aimés.

Saluons avec respect ce bienveillant esprit, et donnons à sa mémoire une pensée sympathique et fraternelle.

ALGOL

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître une nouvelle édition de *Échos d'un autre monde* de Ch. d'Orino. Tous ceux que passionnent les problèmes de l'Au-delà voudront lire ce livre dicté par des Esprits supérieurs à une dame digne de foi à l'aide d'un médium indiscuté.

Dans cet ouvrage sont traités non seulement des sujets philosophiques et moraux d'une haute portée, mais encore des problèmes sociaux toujours délicats et difficiles à résoudre par les incarnés et que les Esprits dégagés des entraves terrestres envisagent froidement et différemment.

Certaines questions traitées par deux Esprits qui ont occupé sur terre des situations opposées le sont d'une manière parfois contraire, ce qui semble démontrer que malgré le progrès obligatoire qui mène toutes les âmes vers le même but, les chemins qui y conduisent sont variés et nombreux.

Les Esprits conservent donc dans l'Au-delà leurs idées qu'ils modifieront devant l'évidence de la vérité immuable dont ils découvriront peu à peu les secrets. — Les *Échos d'un autre monde* seront prochainement suivis d'un Recueil de Contes dans lequel nous lirons avec plaisir l'opinion que donnent des entités élevées sur des questions de haut intérêt et qui éclairera nos cœurs et nos âmes.

Un nouveau sacerdoce, par Verdal-Lessard.

M. Verdal-Lessard vient de publier un ouvrage original qui s'adresse aux prêtres de tous les cultes et « à toutes les sincérités religieuses ». Le sacerdoce a rendu des services à l'époque des origines du christianisme, mais les passions humaines en ont chassé tous les sentiments vraiment chrétiens, qui se sont réfugiés, en partie, chez les laïques et chez les ennemis de l'Église. Les aspirations républicaines, révolutionnaires et socialistes sont franchement chrétiennes. Elles préparent l'avènement du vrai christianisme, de la fraternité universelle et nient l'hypocrisie orthodoxe, le mensonge clérical qui, au nom de la charité, rêve et pratique tout l'opposé de la doctrine de Jésus.

Le prêtre de l'avenir devra être un homme de science et un homme de cœur, qui, après avoir élevé une famille, sèmera dans les âmes les vérités scientifiques qu'il aura puisées par l'expérience et par l'étude dans le livre de Vie. Le but de ses efforts doit être de répandre les vues humanitaires du Christ, l'amour fraternel qu'il a prêché à tous les hommes.

L'ouvrage intitulé : *Un nouveau sacerdoce*, se vend 1 fr. 50 à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques.

P. H.

Cours pratique d'Alchimie.

M. René Schwaebler, dont les efforts tendent à détruire le mur qui sépare les spirites des occultistes, avec la louable ardeur d'un chercheur de la vérité, vient de réunir dans un intéressant traité une foule de connaissances éparses dans de volumineuses et coûteuses bibliothèques et dont il offre l'exposé clair et complet au public.

L'alchimie, dit-il, est la science de vie par excellence. Elle l'étudie à travers l'évolution des trois règnes. On l'a confondue à tort avec la magie. Le but de l'achimiste n'est pas de faire de l'or, mais de rechercher l'unité de la matière. Il n'y a donc pas de chimie inorganique. Les corps considérés comme indécomposables par la chimie classique sont pour l'achimiste des corps momentanément « fixés » et parfaitement « muables ». L'infini seul qui les contient tous est « immuable », assez semblable en cela à l'ignorance des profanes. Paracelse a dit tout cela dans son traité de *l'Essence de la nature* quelques années avant M. Charpentier.

Le volume est vendu 2 francs.

P. H.

Conférence sur « Les phénomènes de Hantise ».

M. le Dr J. Maxwell, l'auteur bien connu des *Phénomènes psychiques*, publie aujourd'hui la conférence qu'il fit le 19 juin 1905 à l'Institut général psychologique. Les phénomènes de hantise, qui en font l'objet, « ont, jusqu'à présent, occupé les romanciers plutôt que les savants. » Depuis quelque temps, cependant, la science a étudié leur domaine et les résultats recueillis lui font pressentir qu'elle y trouvera tout au moins « des documents d'une valeur inestimable pour la psychologie humaine » et en outre, l'authenticité des phénomènes paraissant probable à ce prudent et sincère chercheur, la solution de certains points obscurs du problème de l'être.

On devrait organiser, en France, une société de recherches psychiques comme l'ont fait les Anglais, car ce qu'il faut dans ces sciences nouvelles, c'est un faisceau important d'observations et de faits étudiés avec soin qui permettront ensuite de jalonner de lois nouvelles la marche ascensionnelle que la science poursuit sans répit. « J'ai beaucoup de répugnance à m'occuper des théories, dit l'auteur, alors que les faits sur lesquels on les élève ne sont pas encore suffisamment observés. Tenons bien le fantôme d'abord nous l'analyserons ensuite. »

Telle est la méthode qu'il convient d'apporter dans ces recherches complexes où l'on n'avance qu'à tâtons, dans une nuit encore presque complète. Les esprits pondérés et judicieux, comme le Dr Maxwell, forcent les adversaires les plus malveillants à les prendre au sérieux. Ils préparent le terrain de la science future et les théories les plus belles, dont s'alimentent les aspirations élevées, y trouveront une base inébranlable.

PAUL HEIDET.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.